11.A.182

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School

http://www.archive.org/details/delafivreeng00reic

DE LA FIÈVRE

EN GÉNÉRAL;

De la Rage, de la Fièvre jaune et de la Peste. Du traitement de ces maladies, d'après une méthode nouvellement découverte,

PAR

M. GODFROI-CHRETIEN REICH,

Docteur et Professeur en médecine, de l'Université d'Erlangen, membre de plusieurs Académies, etc.

Ouvrage publié par le Collège royal de médecine de Berlin, en conséquence des ordres à lui adressés par S. M. le roi de Prusse ;

Traduit de l'Allemand,

PAR JEAN-NICOLAS-ETIENNE DE BOCK.

DE L'IMPRIMERIE DE BEHMER, à Metz.
AN IX, (1800.)

On pourra se procurer des exemplaires chez les libraires suivans ;

— A Amsterdam, *chez* DUFOUR *et* VANCLEF.
— A Bâle, *chez* DECKER et THOURNEISEN.
— A Besançon, *chez* METOYER *l'aîné*.
— A Bordeaux, *chez* AUDIBERT et BURKEL; *et chez* BERGERET.
— A Bruxelles, chez LECHARLIER.
— A Colmar, *chez* NEUKIRCH.
— A Cologne, *chez* ODENKOVEN et THIRIART.
— A Dijon, *chez* COQUET.
— A Genève, *chez* MANGET.
— A Londres, *chez* DEBOFF, *Gerard Street*.
— A Lyon, *chez* BRUYSET *aîné et Compagnie*, *et* AMABLE LEROI.
— A Marseille, *chez* ACHARD *fils*, *au Lycée*; *et chez* MOSSY.
— A Mayence, *chez* LEROUX.
— A Nancy, *chez* MATHIEU-BABIN *et* BOULOGNE.
— A Nantes, *chez* FOREST.
— A Paris, *chez* BAROIS *l'aîné*, BOSSANGE, LEVRAULT *frères*, MARADAN, TREUTTEL *et* WURTZ.
— A Rennes, *chez* ROBIQUET.
— A Rouen, *chez* VALLÉE *frères*.
— A Strasbourg, *chez* LEVRAULT *frères et* TREUTTEL.
— A Toulouse, *chez* GAUDE.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Feu mon digne ami le docteur Schopf, président du collège de médecine d'Anspach, ayant eu connaissance, il y a plus d'un an, de la nouvelle découverte de M. le docteur Reich, par laquelle il indique le traitement et les moyens curatifs de toutes espèces de fièvres; en comprenant, sous cette dénomination générale, la rage, la fièvre jaune et la peste, en rendit compte à S. E. M. le baron de Hardenberg. Ce ministre éclairé, ordonna aussitôt au docteur Reich de se rendre à Berlin, pour faire, dans les hôpitaux de cette capitale, et sous la surveillance du collège royal de médecine, l'essai de son traitement. Le résultat fut tel, que S. M. Prussienne jugea à propos d'acheter le secret du docteur Reich, et d'en faire un présent à l'humanité souffrante, en le rendant public par la voie de l'impression.

Je me suis empressé de traduire cet ouvrage dès l'instant où il a paru.

J'ai plus consulté en cette occasion le désir d'être utile aux hommes, que mes faibles talens; je me suis borné à une traduction littérale, et n'ai pas voulu me permettre une traduction libre, qui, sans doute, eût été plus digne d'un public éclairé. L'essentiel dans cet ouvrage, le traitement des maladies, a été rendu par M. Reich, d'une manière très-claire et intelligible, et la traduction remplira, à cet égard, parfaitement le but qui intéresse le public plus que tout autre chose.

Anspach, ce 16 *novembre*, 1800.

DE BOCK.

APHORISMES.

§. PREMIER.

QUICONQUE voudra considérer attentivement, et sans prévention le corps humain, sera obligé de convenir que toutes ses fonctions sont une suite non interrompue d'une action animalo-chimique, d'après laquelle la matière organique est assujettie à un changement continuel.

§. 2.

L'action animalo-chimique, ou le changement continuel dans la matière organique, est le résultat des forces ou principes qui agissent constamment en sens contraire, et sans esquels rien de ce qui existe ou existera dans les corps organisés ne pourrait être imaginé.

§. 3.

On n'ignore point que ces mouvemens animalo-chimiques sont très-différens; les causes de cette différence gissent dans les mêlanges, les changemens, les séparations continuels des principes de nature opposée; dans les propriétés, les quantités et rapports spécifiques, qu'elles ont entre elles, dans les différences des organes particu-

liers où ces changemens s'effectuent, et dans le changement méchanique et formel de ces organes, qui, sans les altérations des substances qui y sont contenues, ne pourrait pas avoir lieu.

§. 4.

La vie est le phénomène qui résulte de l'action en sens contraire de ces principes opposés. La vie du corps humain *est donc une tendance continuelle des matières hétérogènes à l'homogénité*, ce à quoi s'oppose le mêlange continuel de nouveaux principes hétérogènes, ou en d'autres termes, c'est un mouvement circulaire non interrompu, produit par le conflict de principes opposés. En considérant la vie comme un mouvement, on ne peut pas en supposer l'existence, sans ce conflict de forces opposées; et, d'un autre côté, ces forces ne peuvent pas se manifester, si l'on n'admet pour base *la matière organique*. Les forces sont donc essentielles à la matière, et la matière n'est pas autre chose que la force, considérée d'un point de vue *objectif*, tandis que cette même force est la matière considérée sous un point de vue *subjectif*, d'où il suit que les forces organiques et les corps organiques sont une seule et même chose, considérée sous des aspects différens. Ainsi quand on dit que *l'organisme* subsiste par ses forces organiques, c'est comme si l'on disait, qu'il subsiste par lui-même, qu'il est le produit de ses

qualités organiques, des actions résultantes de ses propres forces. Or le produit des qualités organiques, et *l'organisme* étant un produit chimique, il faut que les *qualités* ou *actions* qui en résultent, soient d'une *espèce chimique*, c'est-à-dire, *déterminées chimiquement*, et la *force vitale*, *l'incitabilité*, (incitabilitas), la *sensibilité*, *l'irritabilité*, *la faculté de se développer*, et quelques soient les noms qu'on veuille donner aux forces, qu'on a attribuées à l'organisme, comme à un être, subsistant par lui-même, on ne peut pas les déterminer autrement que *chimiquement.*

§. 5.

Le principe de la vie subsiste donc d'abord dans la matière *organisée*, et par cette existence organisée dans la *matière à organiser*, c'est-à-dire, dans *l'organisme* même. Toutefois le principe de la vie *organique* et la *première source de toute vie* étant deux choses évidemment différentes, il ne faut pas les confondre ensemble. On ne peut raisonner de la première *qu'empiriquement ;* quant à la seconde, il n'est possible de la concevoir, qu'en s'élevant dans les hautes régions de la métaphysique *transcendante*, que l'esprit humain le plus hardi ne peut pas atteindre, et des frontières de laquelle il doit se contenter d'approcher, ne fut-ce que de loin.

§. 6.

Toutes les qualités ou forces du corps humain étant déterminées chimiquement (§. 4), et toutes les actions dépendant du changement des qualités, *les actions de chacune des parties* du corps humain doivent être déterminées, *d'après le procédé animalo-chimique*; par suite de ce principe, les actions des parties *fluides* du corps humain seront déterminées d'après ce procédé, et comme toutes les parties *solides* peuvent se réduire en fluides, les qualités et les actions de toutes les parties solides doivent également se déterminer par-là. Ceci s'étend même si loin, que la *forme* de ces dernières dépend de la qualité des parties fluides, c'est-à-dire, de leur mêlange. Les mots *fluide* et *chimique* doivent, au reste, s'entendre ici dans leur acception la plus étendue, et comprendre par conséquent toutes les espèces de vapeurs gazeuses, et même ces sortes de substances, ou de matières, qui échappent à notre vue, et qu'on connaît sous les noms de matière magnétique, galvanique (1), électrique, ainsi que tous les principes appellés simples.

---

(1) Aloisius Galvani a donné, en 1793, un traité sur l'électricité animale, où se trouvent des expériences très-intéressantes, relativement à l'action qu'exercent sur le système nerveux le zinc et plusieurs autres semi-métaux.

§. 7.

Il résulte des principes qui ont été établis jusqu'ici, que *tous les changemens du corps humain organique* dépendent du *changement de ses qualités chimiques ;* que même l'action de ses *facultés intellectuelles* est déterminée par ce changement des qualités chimiques ; que cependant tout dans l'organisme, étant, comme on le sait, moyen et but, ou plutôt *cause* et *effet*, les facultés intellectuelles à leur tour réagissent aussi d'une manière convenable sur les qualités chimiques. Il est facile et même encore plus facile de prouver cette assertion par l'analyse que par la synthèse, mais ce n'est pas ici le lieu. Qu'on consulte à cet égard le galvanisme, qui m'a induit à examiner cette question, et qui s'élève insensiblement de plus en plus des régions de l'empirisme vers celle des plus hautes sciences !

§. 8.

Le corps humain, d'après le cours de la

---

comme les découvertes de Galvani ont fait époque, on a donné son nom à son système. On prévient d'ailleurs les lecteurs de ce mémoire, que les termes nouveaux qui y sont employés, doivent s'entendre dans le sens adopté par le fameux médecin Braun. Voyez Brauns grundsetze uber artznei lehre, aus dem lateinischen uberzt von Weickart, Francfort, bey André 1798.

(*Note du traducteur.*)

nature, étant constamment assujetti à l'influence des *puissances incitentes chimiques*, (potestates incitantes) qui, tendant sans cesse à rétablir l'homogénité, il ne peut continuer à exister par lui-même, qu'en opposant à cette tendance vers l'homogénité la tendance vers l'*hétérogénité*. Aussi long-temps donc, que l'une de ces puissances incitantes chimiques ne rompra pas l'équilibre dans ce combat réciproque, ou en d'autres termes, aussi long-temps que les procédés animalo-chimiques continueront à avoir lieu aux conditions décrites ci-dessus, le corps humain conservera son identité, c'est-à-dire, la vie. Mais du moment où il sera obligé de succomber à la tendance des puissances incitantes chimiques vers l'homogénité, et que les procédés chimiques ne s'exécuteront plus d'après les principes animalo-chimiques, mais uniquement d'après les lois physiques ou de la chimie morte, contre lesquelles il avait combattu jusqu'à présent, il tombera dans le cercle ordinaire du cours de la nature, et cessera de vivre.

§. 9.

Il suit de-là qu'on doit considérer les procédés animalo-chimiques comme les phénomènes auxquels on reconnaît *l'état de vie* du corps humain. Ils s'appellent *animalo-chimiques* pour les distinguer des autres procédés, qu'on remarque dans le cours de la nature, auxquels on a donné

le nom de procédés *physiques* ou de la *chimie morte*. On n'a point établi la distinction dont on vient de parler dans l'opinion, qu'il y eut aucune différence entre les principes et les affinités de ces deux procédés, mais uniquement pour faire connaître leur sphère et les lois auxquelles ils sont soumis. Les principes ou *les affinités électives de la chimie morte et animale restent toujours au fond les mêmes ;* mais le procédé animalo-chimique a, dans sa sphère, le corps humain organique, et une grande diversité de principes à employer, tandis que le procédé de la chimie morte a, dans sa sphère, la nature innerte, et emploie l'unité des principes fondée sur la *duplicité*.

§. 10.

Les procédés animalo-chimiques les plus importans du corps humain, sont la *respiration* et la *nutrition*. La cessation entière d'une de ces deux fonctions entraîne la mort après elle.

§. 11.

La respiration est la première et la plus indispensable fonction du corps humain ; toutes les autres fonctions n'étant que secondaires, sont subordonnées à celle-ci.

§. 12.

Le corps humain reçoit, par la respi-

ration de l'air atmosphérique, *l'oxigène* nécessaire à sa conservation, et sans lequel la vie ne peut pas exister. D'ailleurs, la question de savoir si l'oxigène est réellement absorbé par le corps humain, en passant par les poumons et à travers la peau, ou plutôt repompé par le sang, ou s'il est seulement destiné à faciliter l'union du sang avec différens principes gazeux, qui en sont séparés, est une chose qu'on doit regarder comme parfaitement indifférente ici.

§. 13.

L'oxigène n'est, au reste, qu'une des parties constituantes les plus apparentes de l'air atmosphérique, car nous connaissons encore, comme partie constituante très-remarquable de ce même air, *l'azote*, qui, à la vérité depuis peu, a été considéré comme un mélange spécifique et chimique d'oxigène et d'hydrogène. Indépendamment de ces deux parties constituantes, l'air atmosphérique contient encore une petite portion de *carbone*, qui se trouve néanmoins sous la forme d'un gaz semi-acide, et auquel, d'après cela, on ne doit peut-être pas accorder la dénomination de partie constituante.

§. 14.

L'intermède de ces différentes parties constituantes de l'air atmosphérique, et par conséquent une partie également consti-

tuante de celui-ci, c'est le *calorique*, au moyen duquel les élémens, qu'on appelle simples, sont convertis en gaz, forme sous laquelle ils se trouvent répandus dans l'atmosphère. L'existence de ce principe a été, à la vérité, nouvellement révoquée en doute, parce qu'on ne peut pas le produire par lui-même; mais en admettant cette objection, l'existence de tous les élémens regardés comme simples, de toutes les matières, telles que celles du magnétisme, de l'électricité, du galvanisme, etc. que nous ne connaissons que par leurs phénomènes, devrait également être révoquée en doute. Nous ignorons incontestablement ce que sont ces choses et l'ignorerons toujours, *car elles n'existent point autrement, que dans le moment de leur union avec des choses qui leur sont opposées.* Ce qui est un *phénomène, ce qui se présente à la vue* est donc déjà le *produit de deux principes opposés.* Chacun de ces principes, en particulier est lui-même, éteint dans le phénomène, et identifié au produit; d'où il suit qu'on ne peut pas l'observer séparément. Mais il est impossible d'avoir aucun doute sur son existence, quand ce produit est susceptible d'être décomposé, et que ses principes particuliers forment de nouvelles unions avec d'autres principes, où cependant chacun de ces principes particuliers n'est pas plus reconnaissable que dans le premier produit. Il est facile de voir, que tout ce qu'on vient de dire est ap-

plicable au *calorique*, comme à tout autre principe simple. Quoiqu'il en soit, nous appellerons le principe, qui change en gaz les élémens simples et nous fait éprouver un sentiment de chaleur, le *calorique*, sans nous embarrasser de ce qu'il est en lui-même, ni d'où il vient, et nous nous servirons en conséquence de ce mot pour désigner la cause du phénomène de la chaleur, comme nous emploirons les mots d'oxigène, d'azote, de carbone, de matière électrique etc., pour désigner les bornes de nos connaissances actuelles en physique.

§. 15.

Indépendamment du calorique, le *principe lumineux* est aussi une partie intégrante de l'air atmosphérique, et tous les deux ne sont peut-être à leur tour qu'une modification particulière de l'électricité! Mais nous laisserons pour le moment cette question de côté, et nous renverrons dans un autre endroit à examiner, comment l'oxigène et l'azote peuvent s'unir à l'air atmosphérique, sans produire par-là l'acide nitrique. Qu'il nous soit seulement permis de rappeller ici, que, vu l'étroite affinité du principe lumineux avec l'oxigène, et du calorique avec l'azote d'une part, et celle du principe lumineux avec le calorique de l'autre, il n'est pas absolument impossible que le mixte d'air atmosphérique, qui peut d'ailleurs contenir encore différens

différens gaz et substances vaporeuses, ne soit pas de l'acide nitrique.

§. 16.

L'air atmosphérique *n'est respirable que par sa combinaison dans de justes proportions, avec l'oxigène.* Dès que l'oxigène se combine avec un gaz quelconque d'une manière plus étroite, qu'il ne l'est dans le mêlange de l'air atmosphérique, il perd la propriété qu'il a de servir à la respiration, parce qu'il est alors trop fortement uni à la base avec laquelle il est combiné, pour pouvoir s'en détacher aussi aisément dans les poumons qu'il le fait, lorsqu'il est uni dans l'air atmosphérique avec l'azote.

§. 17.

La respiration ne doit être considérée comme un des procédés chimiques le plus simple, qu'autant que la combinaison de l'oxigène atmosphérique avec le sang, ou avec les substances gazeuses, qui s'échappent du sang, a lieu dans la respiration d'après les lois précises de l'affinité chimique.

§. 18.

Ceci nous mène avec raison à la question suivante: pourquoi donc, dira-t-on, l'oxigène servant uniquement à la respiration, la nature a-t-elle accumulé dans l'air atmosphérique une aussi énorme quan-

lité d'azote, principe contraire à la respiration ? N'aurait-il pas mieux valu que l'air atmosphérique fût entièrement composé d'oxigène ? La réponse à cette question sera facile à trouver, si on veut se rappeller que tout phénomène naît de l'action réciproque de deux principes opposés (§. 4), que tout mouvement doit avoir, pour mobile, deux forces contraires, et que la vie ne peut exister que par le conflict de principes opposés. Or nous reconnaissons ces principes opposés dans les principales parties constituantes de l'air atmosphétiques. Dans l'oxigène et l'azote, aucun de ces deux élémens en particulier ne peut être considéré comme le *principe propre de la vie*. Ils le sont tous deux, quoique sous des rapports différens. La surabondance de l'azote semble déjà indiquer que cet élément est le principe *irritant*, *stimulant* et *positif*, tandis que d'un autre côté, l'oxigène est le principe *tempérant*, *restreignant* et *négatif* de la vie. Cette assertion qui acquiert une nouvelle force par l'application du caractère général de l'oxigène, rapporté ci-après au §. 47, d'où il résulte que tous les autres principes égalent la proportion de l'azote à l'oxigène, et que par conséquent ils lui deviennent réellement opposés, est si bien prouvée par une multitude de phénomènes qui arrivent dans le cours ordinaire de la vie, qu'il est inutile de s'étendre d'avantage là-dessus. On conçoit actuellement pourquoi la na-

ture n'a pas uniquement formé l'atmosphère de gaz oxigène, pourquoi elle a attaché la conservation de la vie à la continuité de la respiration, pourquoi elle a rendu tout l'organisme animal, ame et corps, dépendant des nerfs, qui ne sont nullement destinés, comme on l'a cru faussement, à séparer un fluide particulier, mais qui doivent uniquement servir de conducteurs, *in abstracto*, à ces deux principes. Il ne restera pas le moindre doute sur cette destination des nerfs, dès qu'on se sera rendu familier le *galvanisme*, et qu'on connaîtra les phénomènes qui le démontrent invinciblement.

§. 19.

La conservation du corps humain ne dépend pas uniquement des deux principes, dont nous venons de parler. Il y a aussi des *conditions intérieures de la vie*; il y a certaines combinaisons, ou modifications de ces principes ou élémens extérieurs avec d'autres élémens existans dans le corps humain, qui sont nécessaires pour donner de la durée à l'organisation. Le corps organique entretient cette durée par la *nutrition*, attendu qu'il s'approprie, au moyen des alimens qu'il consomme, les principes nécessaires à sa conservation. Ceci ne pouvant avoir lieu que par la décomposition de ces alimens dans leurs parties constituantes les plus simples, il est évident que la *nutrition* mérite encore plus que la

respiration, d'être appellée un *procédé animalo-chimique*. Toutes les *sécrétions* et *excrétions* doivent être considérées comme des *procédés chimiques secondaires*, dépendant de la nutrition, en tant que celle-ci ne peut s'exécuter que par la séparation des principes simples.

§. 20.

Les élémens qui servent à entretenir le corps humain, ou qui en sont séparés secondairement, pour un usage quelconque, ou qui sont rejettés comme superflus, sont absolument obligés d'obéir dans toutes ces occasions aux lois rigoureuses de l'*affinité chimique*, qui, relativement à elles, restent bien les mêmes, mais qui, dans le corps humain vivant, sont *modifiés autrement* par une multitude de circonstances et de fonctions.

§. 21.

Aussi long-temps que ces lois de l'affinité chimique seront modifiées, de manière qu'il règne un entier équilibre entre toutes les fonctions si différentes du corps humain, aussi long-temps il jouira de *l'état de santé*; mais du moment où cet équilibre sera rompu, en ce que les lois de l'affinité chimique, ou plutôt leurs effets seront modifiés autrement, par des circonstances extérieures, et qu'elles s'éloigneront de l'état de vie, pour se rapprocher de celui de la chimie morte ou de la physique, de ce moment

l'état de santé se changera en état de *maladie*. Plus cela arrivera promptement, plus ce passage sera rapide et frappant.

§. 22.

Si l'on introduit et qu'on entasse dans le corps humain une trop grande quantité d'élémens, ou qu'ils se développent hors des substances qu'on aura mangées, cette surabondance de principes empêchera qu'ils soient élaborés conformément aux lois de la chimie animale, et rendra ce passage d'autant plus prompt.

§. 23.

Les lois de la chimie animale et leurs effets, pouvant, d'après la sage économie de l'organisme, être déterminées par l'action des qualités intellectuelles (§. 7), il suit de là que le passage de l'état de santé à l'état de maladie peut aussi s'opérer uniquement par les différentes dispositions ou modifications des puissances de l'ame.

§. 24.

D'après le principe, que les sécrétions sont des suites secondaires du procédé de la nutrition, il en résulte, que, si ce procédé est vicié par quelqu'unes des raisons déduites plus haut et se change en état de maladie, les sécrétions éprouveront le même sort.

§. 25.

La nature des produits des sécrétions et excrétions dans l'état de maladie, qui, relativement à ce qu'ils sont dans l'état de santé, sont plus ou moins altérés, prouve évidemment ce qu'on vient d'avancer.

§. 26.

Cela est sur-tout très-remarquable dans la fièvre, pendant laquelle il n'existe pas une sécrétion ou excrétion qui ne soit plus ou moins altérée, et dont les produits ne contiennent en plus ou moins grande quantité, tels ou tels principes, que dans l'état de santé. Quiconque a seulement une fois observé les changemens qui se font, en cette occasion, dans les urines, les selles, les exhalaisons, l'haleine, la couleur du visage, la masse entière du corps humain sur-tout, la bile, le sang, etc., n'aura pas le moindre doute à cet égard, pour peu qu'il ait conçu le but unique de l'organisme, (qui d'après la nature ne peut être que chimique.)

§. 27.

On ne distingue donc l'état de fièvre de celui de santé que parce que les sécrétions et excrétions, s'effectuent dans le 2.e cas, d'après un équilibre *général* dans tous ces organes et parties constituantes hétérogè-

nes, tandis que, dans le premier cas, elles sont si altérées, que l'équilibre général en est rompu, et qu'il s'établit *un désordre général entre elles.* Or, comme les sécrétions et excrétions dans l'état de santé aussi bien que dans celui de la fièvre, consistent en une séparation et combinaison particulières des principes constituans, qui agissent intérieurement et extérieurement sur le corps humain, conformément aux lois de l'organisme, on ne peut pas mieux les comparer qu'avec les procédés de la chimie morte, où de pareilles séparations et combinaisons produites par des circonstances extérieures et intérieures ont lieu. Cela, comme on le sait, étant plus aisé à observer dans les matières qui fermentent, on ne peut pas mieux faire que de comparer les *sécrétions* et *excrétions* à une *fermentation;* et, comme la fièvre n'est pas autre chose qu'une *sorte de sécrétions et d'excrétions, modifiées d'une manière différente* de celle qu'on remarque dans l'état de santé, cette comparaison doit pouvoir s'appliquer parfaitement et singulièrement à la fièvre. *La nature des sécrétions et excrétions,* sur-tout dans l'état de santé, doivent par conséquent être la mesure d'après laquelle nous pouvons juger de l'état fiévreux; et si l'état de santé, ainsi que cela est et doit être, consiste dans la séparation et combinaison *naturelles* ou *convenables* des principes contenus dans le corps humain, et de ceux qui lui viennent du de-

hors, au moyen desquelles s'entretient l'équilibre général, il faut nécessairement que l'état fiévreux consiste dans la séparation et combinaison contre nature de ces mêmes principes, au moyen de quoi *l'équilibre général est rompu*, ou en d'autres termes; si le premier est une *fermentation naturelle*, le second doit nécessairement en être *une contre nature*.

§ 28.

En faisant cette comparaison, il ne faut sans doute pas perdre de vue, que dans l'état de fièvre la séparation et la combinaison des matières fermentées s'effectuent dans un *corps vivant et existant par lui-même*, tandis que, hors d'un pareil corps, ceci n'a lieu dans la fermentation de la chimie morte, qu'entre des principes inanimés. Il y aurait de la folie à moi, de vouloir appliquer les lois de la fermentation morte aux séparations, telles qu'elles se font dans l'état de vie. *Les lois*, à la vérité, ne changent point, mais il y a dans le corps vivant une si grande quantité de forces et d'organes différens, une si grande multitude d'affinités les plus compliquées et de buts auxquels les choses sont destinées, qu'on ne peut jamais induire, de ce qu'il résulte de la fermentation morte, tel ou tel produit, que de pareils produits doivent avoir lieu dans le corps vivant, dans des circonstances passives semblables.

§. 29.

De même que toute espèce de maladie est en général une modification particulière de l'état de vie du corps humain, de même la fièvre est spécialement une modification particulière de l'état de vie, et le mot fièvre est en conséquence employé pour désigner cet état de vie particulier, qui doit se faire reconnaître à un *certain caractère* propre à distinguer les genres de maladies qui diffère entièrement de toutes les autres.

§. 30.

Comme, sous la dénomination de fièvre, on entend proprement tous les genres de maux qui en sont la suite, ainsi toutes ces différentes maladies doivent venir de la même source.

§. 31.

Ce en quoi ces différentes maladies se ressemblent, et par quoi elles deviennent fièvres, doit donc être une chose *remarquable, essentielle, générale*, et venant d'une même cause; cette chose doit absolument se rencontrer dans les maladies, parce que, dans le cas contraire, elles ne seraient point des fièvres. Elles doivent par conséquent avoir un caractère commun entre elles, pour que ces différentes sortes de maladies particulières, qui sont connues sous le nom de fièvres, puissent être rangées sous la même

dénomination, ce qu'on appellera alors avec raison un caractère générique.

§. 32.

Sans l'existence de ce caractère générique aucune maladie ne peut être considérée comme fièvre. Ceci est une suite du principe de logique, que ce qui appartient au genre doit aussi appartenir à l'espèce, et que celle-ci n'est une espèce de celui-là, que parce que ce qui convient au genre lui convient également.

§. 33.

Toutes les fièvres, depuis celles qu'on appelle éphémères jusqu'à la peste, qu'on doit regarder comme le plus haut degré de la fièvre, ne sont, d'après cela, que différentes espèces d'un seul et même genre; et si l'on veut définir généralement et exactement la fièvre, il faut que sa définition contienne cette chose commune (§. 31), c'est-à-dire le *caractère générique*.

§. 34.

En quoi consiste donc actuellement ce caractère générique? est-il placé si près de nous qu'il soit possible de le reconnaître sur-le-champ? Pour une tête réfléchissante, il n'est sans doute pas loin, car si on ne peut pas l'appercevoir matériellement, attendu que ce n'est point une chose matérielle, mais

une *abstraction*, on peut du moins en tirer l'induction avec assurance par le concours et l'ordre des phénomènes de la fièvre, ainsi que de ses causes apparentes et extérieures.

§. 35.

Nous observerons actuellement empiriquement, que tout ce qui *trouble le rapport général et régulier, que les deux principes de la vie* (§. 18) ont entre eux, et avec les principes simples et réunis existant dans le corps humain, par où la diversité des principes nécessaires à la vie (§. 9) est occasionnée, et qui donne lieu à la fermentation que j'ai appellée contre nature (§. 27), fait naître des accidens qui sont propres à la fièvre.

§. 36.

Ces accidens consistent dans un changement plus ou moins grand de toutes les séparations, changement qui dépend des rapports réguliers, des principes agissans intérieurement et extérieurement sur le corps humain, qui ont été troublés par la diminution absolue, ou par *l'emploi chimique particulier de l'oxigène*, causé par des circonstances extérieures.

§. 37.

Le *caractère générique* ou *l'existence de la fièvre*, dont je suppose qu'on con-

naît les symptômes, consiste donc dans une *séparation générale contre nature et une nouvelle combinaison des parties constituantes les plus simples du corps humain, occasionnées par la diminution absolue ou relative, locale ou universelle de l'oxigène.* On croit n'avoir pas besoin de rappeller que le mot *contre nature* n'est point pris ici dans le sens, que quelque chose qui arrive réellement puisse être contraire aux loix générales de la nature, — opinion ridicule, puisqu'elle serait fondée sur une impossibilité absolue, — mais uniquement pour désigner ses rapports avec l'état que nous appellons naturel, (§. 27.)

§. 38.

La diminution de l'oxigène, dont nous venons de parler, peut s'effectuer par des causes extérieures aussi bien que par des intérieures.

§. 39.

Parmi les extérieures, on doit en général compter, indépendamment des miasmes et des parties constituantes malfaisantes de l'atmosphère, ce qu'on appelle irruptions, (ausschlags gifte) qui, toutes après avoir été introduites dans le corps humain, donne lieu à une séparation et nouvelle union contre nature, entre elles des parties constituantes les plus simples, par la fermentation qu'elles y excitent, d'où il suit que les rapports réguliers de l'oxi-

gène avec les autres principes sont détruits, ou que le lien de sa combinaison naturelle avec ceux-ci est rompu.

§. 40.

Comme, dans l'état de santé, il existe une suite non interrompue de procédés animalo-chimiques, ou, en d'autres termes, *une suite continuelle et non interrompue de fermentations, qui, à chaque moment, se terminent et recommencent*, toutes les choses ou circonstances extérieures, qui mettent un obstacle au progrès naturel des procédés de cette fermentation, et qui l'arrêtent ou la troublent, peuvent occasionner une séparation et combinaison contre nature, ou en d'autres mots une fièvre. Quiconque connaît la marche et les phénomènes de la fermentation de la chimie morte, et la grande influence que des circonstances extérieures, telles que la température de l'air, de la situation, de l'électricité, etc. ont sur elle, ne trouvera rien à objecter à cette assertion.

§. 41.

Comme donc ces choses extérieures peuvent donner naissance à la fièvre, de la manière dont nous venons de l'indiquer, *les puissances irritantes intérieures*, qui se trouvent déjà dans le corps humain, ou qui s'y produisent, peuvent également y donner lieu.

§. 42.

Toutes les *parties solides*, les muscles, les nerfs, les vaisseaux, etc. devant, dans tous les procédés de la chimie animale, agir d'un commun accord, tout ce qui trouble ou altère *les forces* ou l'activité de ces parties, tout ce qui, d'après les loix générales de la nature, indiquées au (§. 4), doit s'exécuter chimiquement et non autrement, peut entraîner après soi un changement ou une interruption de ces procédés animalo-chimiques, et produire ainsi la fièvre; d'où il suit que les impressions morales peuvent, aussi bien que des puissances corporelles et matérielles, donner naissance à cette maladie.

§. 43.

La cause la plus prochaine de toutes les fièvres, consiste donc dans l'empêchement qu'on *éprouve, de recevoir la quantité d'oxigène convenable*, ou dans *l'emploi qui en est fait contre nature, ou dans la trop grande accumulation de l'azote, de l'hydrogène, du carbone, du soufre, du phosphore*, et de toutes les autres parties constituantes du corps humain, regardées comme simples, et dans la multitude infinie de combinaisons contre nature possibles de ces principes, entre eux au nombre de 2, 3, 4, 5, etc. avec les principes qui les modifient et qui nous viennent de l'extérieur, que nous comprenons sous les

noms de calorique, de principe lumineux, de magnétisme, de matière électrique, etc.

§. 44.

D'après la proportion de la part que tel ou tel principe a à la production de l'état, connu sous le nom de fièvre, d'après la proportion du *siège de son développement*, de même que du degré et de la nature de ses rapports d'un côté, et d'après la proportion de l'incitabilité qui en résulte, ou de l'activité des parties organiques de l'autre, l'état que nous appellons fièvre, nous montrera tels ou tels phénomènes, et recevra d'autres noms. On n'exigera pas de moi, qu'en ce moment j'indique ici exactement les causes de la liaison de tous ces phénomènes, ces phénomènes dépendant de changemens extrêmement compliqués, qui ne sont pas toujours reconnaissables, vu la faiblesse de nos connaissances sur cette matière, relativement à ce qui nous reste encore à découvrir.

§. 45.

Du moment où l'on voudra donner le nom de fièvre à un état de maladie quelconque, il faudra que la condition suivante soit accomplie; savoir, *que le lien ou le rapport de la combinaison générale et naturelle de l'oxigène avec les autres principes ait été detruit ou rompu par des impressions corporelles ou morales*, et que ces

derniers principes, *isolément* ou *collectivement*, (c'est-à-dire, plusieurs ensemble) l'emportent sur l'oxigène.

§. 46.

Aussi long-temps que l'organisme n'aura pas encore perdu *la force*, (incitabilitas), de renouer ce lien, et de rétablir le rapport régulier, c'est-à-dire, aussi long-temps que la possibilité de rétablir le rapport général et régulier ne sera point anéantie par la destruction ou l'impossibilité de se servir d'avantage de quelque organe particulier, nécessaire à l'entretien de ce rapport régulier, et que les procédés animalo-chimiques ne se seront pas encore trop rapprochés des procédés de la chimie morte ou des procédés physiques, on pourra guérir sûrement, et d'après des principes fixes, toutes espèces de fièvres, en remplaçant *la disette d'oxigène*, de manière que, par cette opération, aucun visoère, nécessaire à la vie, ne puisse être endommagé.

§. 47.

L'oxigène doit donc être, par cette raison, *le seul remède certain contre la fièvre*, qui, nonobstant ses causes différentes, est toujours par sa nature une seule et même chose; attendu que cet état de maladie naît *d'une disette absolue ou relative d'oxigène*: quand bien même, dans ce dernier cas, celui de disette relative, il se

trouverait dans le corps humain une quantité égale et même plus grande d'oxigène, qu'il ne serait intrinséquement nécessaire pour l'entretien de l'équilibre, on devrait la regarder, eu égard au but qu'on se propose d'attendre, comme si elle n'existait pas, se trouvant, par des circonstances extérieures particulières, étroitement et chimiquement unie à un ou à plusieurs principes acidifiables, et formant avec eux des semi-acides ou des espèces de gaz qui, dans les circonstances actuelles, ne peuvent plus être désunis et réduits dans leurs parties constituantes, et qui par conséquent doivent agir comme puissances ou forces incitantes. Comme les caractères généraux de l'oxigène sont, *que tous les autres principes terrestres*, quelques soient leurs noms, simples ou composés, *manifestent une tendance continuelle à s'unir avec lui ;* que cette tendance est telle, qu'il *a la préférence sur tous les autres principes, pour former des combinaisons avec eux*, que par conséquent, puisque c'est là sa propriété, *il doit être opposé à tous les autres*, qu'enfin *il brûle avec eux, sans pouvoir jamais être brûlé;* ces caractères généraux, dis-je, doivent être regardés comme des preuves sans replique, que le rôle que je fais jouer ici à l'oxigène, est celui que la nature elle-même lui a destiné.

§. 48.

Ne pouvant pas *produire l'oxigène par*

lui-même, ni par conséquent *l'employer par lui-même*, il faut, pour guérir la fièvre, avoir recours aux substances, qui sont le plus complétement brûlées avec lui, et qui, d'après cela, le tiennent uni de la manière la plus pure et la plus simple. Ces substances sont les acides.

§. 49.

Chaque acide est une *substance* qui, par son union avec le principe acidifiant, (l'oxigène) a éprouvé un état de combustion. C'est un produit du principe acidifiable et du principe acidifiant, qui, de part ni d'autre, ne peuvent pas exister par eux-mêmes, mais seulement quand ils *sont opposés réciproquement*, et qui déjà, au moment de leur conflict, sont changés et éteints en un troisième, dans le produit propre que nous connaissons sous le nom *X* acide. Moins il y a aura, d'après cela, des principes acidifiables dans ce produit, et plus il contiendra au contraire d'oxigène, plus il conviendra à la guérison de la fièvre.

§. 50.

Les acides, qu'on appelle minéraux, sont de tous les acides ceux qui méritent la préférence, parce qu'ils jouissent de cet avantage, et que par eux on empêche le plus promptement et le plus sûrement, qu'il ne s'en dégage une trop grande quantité de calorique.

§. 51.

On m'objectera, sans doute, *qu'un acide* est tout autre chose que *l'oxigène*, qui peut seul arrêter la fièvre, et que l'oxigène est en grande partie *trop étroitement uni dans les acides* aux principes acidifiables, pour pouvoir en être séparé, comme cela serait nécessaire. Je réponds à cela, que chaque réunion d'un acide avec un autre principe, que ce soit de l'eau, du gaz, ou un métal, est un procédé incendiaire, et l'on sait qu'aucune combustion ne peut avoir lieu sans une union de l'oxigène avec les principes constituans brûlans. Que l'union d'un acide avec d'autres principes soit un procédé de combustion, c'est ce qu'on reconnait à l'action des acides minéraux concentrés sur tous les principes végétaux et animaux, qui par-là sont détruits. Plus l'acide est fort, plus la combustion est violente et complette; plus l'acide est faible, moins la combustion est sensible. L'oxigène doit cependant toujours être présent dans cette occasion.

Ceci doit également avoir lieu dans le corps animal, quand on y introduit un acide, et qu'il s'y unit avec les principes contenus dans le corps humain, c'est-à-dire, quand il peut consumer avec eux. Le degré de combustion sera sans doute différent, suivant que l'acide, par l'addition de l'eau ou d'autres substances, sera plus ou moins attenué, et suivant que la température du

corps se trouvera à un degré plus bas ou plus élevé. Plus la température sera élevée, plus la décomposition des acides dans ses élémens se fera promptement, quand bien même le principe acidifiable aurait une si grande affinité avec l'oxigène, qu'il ne pourrait pas en être séparé par aucun des moyens connus jusqu'à présent de la chimie expérimentale; comme c'est par exemple le cas, à l'égard de l'acide muriatique. Ce qui me porte au reste à croire qu'une décomposition de cette substance est possible dans l'organisme animal, c'est que le sel de cuisine est un besoin indispensable pour l'espèce humaine, et que le principe radical du sel de cusine, encore inconnu à la vérité, se trouve parmi les élémens du corps humain.

§. 52.

Peut-être trouvera-t-on aussi là-dedans une contradiction, parce que j'ai dit (§. 50), qu'au moyen des acides minéraux on empêchait, le plus promptement et le plus sûrement, *qu'il ne se dégageât une trop grande quantité de calorique*, attendu qu'on savait, par expérience, que dans le moment de l'union des acides minéraux avec d'autres principes, il se développait beaucoup de calorique. Je regarde sans doute moi-même cette assertion comme incontestable; mais j'observerai qu'on ne peut pas produire les acides minéraux dans un état *pur*, c'est-à-dire, sans être unis *à des matières liquides*, et que les subs-

tances qu'on emploie pour les atténuer, quelles qu'elles soient, doivent nécessairement être dépouillées d'une grande partie du calorique avec lequel elles étaient combinées. Si donc il se forme une combinaison de l'oxigène des acides contenus dans le corps humain avec les parties organiques fluides, ainsi que cela doit arriver d'après les principes qui ont été établis plus haut (§. 51), le calorique, uni à ces parties humides, se trouvera à la vérité dégagé; cependant comme on n'ignore point qu'il a une tendance continuelle à se mettre par-tout en équilibre, il sera obligé de se transformer dans la substance, qui sert à atténuer les acides, et qui a déjà été dépouillée auparavant du calorique, auquel elle était unie, de former une nouvelle combinaison et de ne plus être en liberté, ce qui arrive dans la chaleur de la fièvre sèche, ainsi il sera contraint de s'échapper conformément à la marche naturelle des séparations, qui résultent de l'organisme. Mon assertion reste donc dans son entier, malgré son apparence de contradiction.

§. 53.

On a déjà rendu compte en partie dans le (§. 14) de ce que l'on doit penser de l'objection qu'il ne faut peut-être reconnaître qu'hypothétiquement l'existence du calorique, de l'oxigène, de l'azote, de l'hydrogène, etc. J'ai sans doute été obligé de convenir, dans ce paragraphe, que ces principes sont in-

connus par eux-mêmes, et doivent rester inconnus, parce que chacun d'eux n'existe qu'au moment de son union avec celui qui lui est opposé; toutefois on ne peut pas induire de-là, que les principes qui sont *inconnus par eux-mêmes*, et *doivent l'être*, *n'existent point du tout;* que leur production, soit hypothétique, est une chose qui se réfute déjà par la possibilité de décomposer complettement les principes gazeux, formés du calorique qui leur est opposé et communs à tous, et des principes propres à chacun d'eux. Qu'on se rappelle seulement des expériences, par lesquelles la décomposition aussi bien que la composition (de l'eau par l'hydrogène et l'oxigène) de l'air atmosphérique par l'azote et l'oxigène, des acides par l'oxigène et les principes acidifiables, etc. ont été démontrées, que l'on regarde encore, après cela, comme une hypothèse, l'existence réelle de ces principes, tout en voulant persuader à l'univers, que l'on a saisi dans ses rapports les plus éloignés les premiers fondemens de la chimie, qui est la base de toutes les connaissances empiriques, sphère unique du médecin! Une hypothèse tient son existence d'une supposition arbitraire, d'une fiction, tout au plus d'une conjecture; mais aussitôt que ce qui est supposé est une induction tirée du pur empirisme, prouvée évidemment par des faits, et reconnue pour s'accorder avec les lois générales de la nature, cela cesse d'être une hypothèse, et devient une *theorie*, qui est fondée sur

la nécessité. Confondre une théorie avec une hypothèse, serait donc une très-forte méprise, où décélerait au moins l'ignorance des premiers principes si nécessaires de toute connaissance empirique, dont je viens de parler. Il est non-seulement permis, mais même indispensable, d'appliquer ce dont on a fait une théorie, aux objets qui y ont rapport, afin de répandre la lumière sur eux, et faire un reproche à quelqu'un de ce qu'il se permet ces sortes d'applications, serait la même chose, que si l'on voulait méconnaître, de dessein prémédité, la dignité originaire de l'esprit humain, et empêcher la tendance naturelle, qu'il a d'augmenter sans cesse la sphère de ses connaissances. Il n'y a qu'un cas qui peut autoriser ce reproche; celui où l'application qu'on fait d'une théorie, c'est-à-dire, de la théorie particulière, qu'on en déduit, qui, par cette raison, doit être *pratique*, tombe dans l'absurde, et contient des choses contradictoires, qui ne peuvent pas être expliquées d'une manière convenable.

§. 54.

Toutes les objections qu'on fait contre mon application de la théorie pure, de la chimie à la médecine-pratique, en tant qu'elle concerne la fièvre, disparaissent donc entièrement, quand l'expérience nous apprend que la guérison de la fièvre dépend du rétablissement du rapport régu-

lier, de l'oxigène avec les autres principes contenus dans le corps humain, et que par conséquent les acides sont plus convenables dans le traitement de la fièvre, que tous les autres remèdes qu'on a employés jusqu'à présent, uniquement d'une manière empirique.

§. 55.

La fièvre ne sera donc guérie, qu'autant qu'on introduira dans le corps humain la quantité d'oxigène également répartie, nécessaire pour y rétablir l'équilibre entre les différentes parties constituantes de celui-ci, équilibre qui avait été rompu jusques-là par la fièvre.

§. 56.

Par la raison que la fièvre est un procédé de fermentation, durant lequel certains élémens se séparent de ceux auxquels ils étaient unis, et forment avec d'autres une combinaison très-différente, *les lois de la fermentation morte doivent aussi trouver leur application dans la fièvre, d'après des modifications convenables.*

§. 57.

De même que la fermentation de la chimie morte, modifiée par certaines circonstances particulières, comme par le concours de la température convenable, ni trop élevée, ni trop basse, où l'addition de

de principes excitans la fermentation, sera diversement favorisée ou troublée, et s'écartera de son but, par une élévation subite et excessive, ou une baisse semblable de la température, ou par l'addition d'un principe hétérogène, qui changera le rapport entier que les élémens en fermentation ont entre eux, de même la séparation et la combinaison fermentante, (si l'on peut s'exprimer ainsi), qui se font dans le corps humain pendant la fièvre, pourront aussi être modifiées, et par suite, le résultat du produit de la fièvre, c'est-à-dire, le rétablissement de l'équilibre, peut-être tantôt favorisé, tantôt détruit ou changé, selon la variété et la disposition des différens principes qui s'y trouvent renfermés.

§. 58.

Et comme le résultat du produit de la chimie morte ne s'opère et ne peut pas s'opérer subitement, mais insensiblement et *en parcourant la période de temps fixé par la nature*, de même aussi le résultat du produit de la fièvre ne peut point s'opérer subitement, comme on a cru que j'avais voulu le dire, mais uniquement dans l'intervalle de temps nécessaire prescrit par la nature de l'organisme.

§. 59.

La fermentation de la chimie morte devant donc parcourir différens degrés de

l'échelle de fermentation, avant d'arriver au dégré où elle doit se former en produit et s'éteindre dans celui-ci, *la fièvre* sera aussi obligée de parcourir *differens dégrés de l'échelle fiévreuse* avant de pouvoir prendre fin et de s'éteindre dans son propre produit, *la crise critique*. Il suit de là, que plus la masse fiévreuse du corps humain se sera rapprochée de ce haut dégré de l'échelle de fermentation, plus la fièvre se terminera promptement et complettement. Et comme il y a ici, de même que dans la fermentation de la chimie morte, des remèdes qui peuvent provoquer le rapprochement de la masse fiévreuse de ce haut degré, on parviendra d'autant plus promptement et plus complettement à la guérir, si on prend la route qui mène directement à ce but, et qu'on emploie les remèdes convenables. Or, la fin de la fièvre dépendant du rétablissement du rapport régulier de l'oxigène avec les autres principes constituans du corps humain, l'usage des remèdes qui peuvent y contribuer, doit avoir un résultat très-avantageux, et celui-ci doit toujours être de son côté d'autant plus sensible, que ceux-là concourreront d'avantage à atteindre ce but.

§. 60.

Guidé par *les principes que j'ai établis jusqu'à présent ;* convaincu de la possibilité *d'employer le galvanisme* pour expliquer les phénomènes du corps animal dans l'état de santé, aussi bien que dans celui de ma-

ladie, qui se rapportent au mouvement, ayant reconnu, par une multitude d'expériences faites d'après le système de Galvani, que *l'action de toutes les parties organiques* ne peut être entretenue, *que par l'action réciproque continuelle des puissances opposées*, dont je regarde l'oxigène et tous les principes acidifiables comme la base, et par les acides, qui, après avoir adouci par leurs principes opposés l'irritation, qui a été excitée, pourraient insensiblement anéantir l'incitabilité même; et enfin rendu attentif par l'observation journalière, à ce que *l'instinct* de certains fiévreux les porte *à user des acides* et d'autres *médicamens qui contiennent beaucoup d'oxigène*, et que l'emploi de ceux-ci, *suivant une longue et ancienne expérience*, avait toujours produit de très-bons effets, n'était-il pas naturel que je découvrisse dans les *acides* minéraux le plus sûr remède contre la fièvre, et que je m'en promisse des secours même *lors du dernier période de cette maladie*, où la mort semble se dépêcher à venir saisir sa proie, et où aucun médecin, jusqu'à présent, n'avait trouvé d'indication qui l'autorisât à employer ce remède, dont en effet aucun n'a fait usage.

§. 61.

J'étais d'autant plus autorisé à concevoir l'espérance d'avoir fait une découverte utile, que je ne pouvais me figurer autrement qu'identiquement le danger auquel on est

exposé dans toute espèce de fièvres, où il n'y a encore aucune lésion organique importante. Quelqu'extraordinaire que cette assertion puisse peut-être paraître, elle n'en sera pas moins lumineuse pour quiconque voudra considérer *le procédé entier de la vie*, en l'envisageant *sous son unique et véritable point de vue; la chimie animale*. Il ne peut y avoir de danger dans la fièvre, que quand le *mélange général* des parties intégrantes du corps humain, contraire à la santé et constituant la fièvre, soit d'après la marche naturelle et propre de ce procédé, soit en conséquence d'un accident extérieur arrivé subitement, par lequel ce procédé se trouve interrompu ou changé, s'approche du plus *haut degré de l'échelle de fermentation animale*, où il doit se transformer en produit (§. 58), et où il faut, ou que *l'équilibre nécessaire à la conservation de la vie, soit de nouveau rétabli, ou qu'il soit entièrement détruit par l'anéantissement chimique de l'incitabilité* (*incitabilitas*). Comme *le plus haut degré* de l'échelle de fermentation animale ne peut jamais être *qu'unique et le même*, le *danger* doit donc toujours être *intrinsèquement le même*. Plus la matière organique parcourera rapidement les différens degrés de cette échelle, plus le danger sera *grand;* plus cela arrivera lentement, moins il y aura de danger à craindre, ou autrement plus il sera éloigné. Cette rapidité ou cette lenteur à parcourir les différens degrés de l'échelle de fermentation dépend

de l'influence plus ou moins grande de causes intérieures et extérieures, et des affinités plus ou moins fréquentes des élémens entre eux qui sont occasionnées par-là.

§. 62.

Il convenait actuellement de savoir, avant tout, en quelle quantité on pouvait administrer les acides sans danger. Je choisis mon propre corps, qui était déjà habitué aux expériences galvaniques et chimiques, pour faire celles relatives à cet objet, et je commençai en conséquence à prendre insensiblement, et toujours en plus grande dose, de *l'acide sulphurique*, comme le plus fort de tous les acides, dont *l'usage intérieur était depuis long-temps connu et réputé très-salubre*, et qui est fort aisément décomposé par le carbone et l'hydrogène, principalement dans une température plus élevée. On aura presque de la peine à me croire, quand j'assurerai, que, dans une indigestion que je m'étais donnée à dessein, j'ai pris, durant l'intervalle d'une heure, une once entière d'acide sulphurique, concentré, atténué, comme on l'imagine bien, dans une grande quantité d'eau, et que je n'en ai éprouvé aucune autre incommodité, que d'avoir eu le ventre fort enflé, d'avoir rendu beaucoup de vents par en-haut, et d'avoir eu le lendemain, après un sommeil très-inquiet et des rêves effrayans, deux fortes selles de matières acqueuses.

§. 63.

Cette expérience me détermina d'autant plus à faire usage de l'acide sulphurique en grandes doses dans la première maladie, dont je rends compte dans mon ouvrage *sur les maladies*, imprimé à Nuremberg, 1800, T. 1. (1), où tous les signes d'une prochaine dissolution se manifestaient, que je devais considérer le *hoquet*, *le tressaillement des tendons*, etc... , pour *des convulsions galvaniques*, qui sont évidemment occasionnées par les principes opposés à l'oxigène, développés en grande multitude, et que, d'après mes expériences galvaniques, faites sur des animaux vivans et morts, là, comme ici, l'agitation devait être diminuée, si l'on adaptait à la chaîne galvanique, qui était close jusques-là, un anneau, c'est-à-dire un terme moyen, qui s'unit si aisément chimiquement, d'après les lois de l'affinité chimique, avec les principes d'une espèce opposée, et les neutralise.

§. 64.

Je donnai donc, la première fois, *cent*

---

(1) Je suis en ce moment occupé de la traduction de cet ouvrage, qui est le complément de celui-ci, « et contient les détails du traitement, avec l'histoire de différentes maladies guéries, au moyen des acides minéraux. » Il paraîtra incessamment.

(*Note du traducteur.*)

gouttes d'acide sulphurique concentré; que, pour ne pas laisser voir aux spectateurs l'effet de la fermentation, j'avais déjà mêlées avec deux parties d'eau, dans une quantité de sirop de framboise et d'eau suffisante, pour les développer et les atténuer. Mais, comme cela occasionna un vomissement à la malade, et que je jugeai, d'après cela, la dose trop forte pour être prise en une fois, la seconde ne fut que de 50 gouttes; la troisième encore de 50 gouttes, et par conséquent, le tout ensemble faisait 200 gouttes.

§. 65.

Le corps de cette malade étant extrêmement tendu et enflé, et ne pouvant point attribuer cet accident à d'autres causes, qu'à la présence d'une grande quantité de gaz développés d'espèces différentes, j'essayai d'obtenir un changement plus favorable, que n'avaient procuré les remèdes employés jusques-là par l'application immédiate d'un remède extérieur. Le bon effet connu des lavemens de vinaigre, dans le cas de malignité, et le soupçon que des acides minéraux, introduits dans le gros boyau, ne pouvaient pas plus nuire, qu'ils ne nuisaient dans l'estomac, m'avait déjà fait naître, depuis long-temps, l'idée d'administrer également les acides minéraux en lavemens. L'acide muriatique me parut être celui de tous les acides, qui méritait la préférence, parce qu'il est plus volatil et plus

faible que l'acide sulphurique, et que, développé *en gaz, il se combine si facilement* avec *d'autres* gaz. J'ordonnai en conséquence, un lavement de simple eau chaude, dans lequel je fis mettre 40 gouttes d'acide muriatique, et comme il produisit une selle très-abondante, accompagnée de beaucoup de vents et d'un soulagement sensible, j'en fis donner un second, avec le même nombre de gouttes. Le succès répondit entièrement à mon attente; la malade fut en peu d'heures, tirée d'un extrême danger et entièrement rétablie par l'usage intérieur de l'acide sulphurique, et l'application extérieur de l'acide muriatique.

§. 66.

Depuis ce temps, j'appris à connaître plus particulièrement *l'avantage inappréciable* de ces acides minéraux, et je les employai, à dater de cette époque, tantôt en plus grande, tantôt en moindre quantité, dans toutes les fièvres que je traitais, quelques fussent leurs noms, d'après la classification des anciens systêmes; tels *que fièvres chaudes, remittantes ou intermittantes, simples ou compliquées, idiopathiques ou sympathiques, originaires ou accessoires, inflammatoire, putrides, pituiteuses, bilieuses, glaireuses, nerveuses, lentes, épidémiques, contagieuses, etc.*, par-là, je me convainquis entièrement, comme je l'ai avancé précédemment, que ces acides *suffisent seuls pour guérir toute espèce de fièvres*

vres dans le terme le plus court, indiqué par la nature, quand il n'existe point de lésions organiques, qui rendraient la continuation de la vie impossible, et pour éloigner subitement le danger, en supposant, que, de la part du médecin, ou du malade, ou de ceux qui le soignent, on ne commette point de faute.

§. 67.

Après avoir administré assez long-temps intérieurement l'acide sulphurique, et avoir reconnu, que les malades le prenait avec beaucoup de répugnance; qu'il n'agissait pas assez promptement, parce qu'il n'est pas assez volatil par lui-même, et que par conséquent, il ne livre pas assez vite son oxigène; que même il charge quelquefois l'estomac, j'essayai de donner intérieurement, en aussi fortes doses, et même en doses encore plus fortes, l'acide muriatique ordinaire, qui est en lui-même plus volatil que tous les autres acides; et comme il produisit à la suite tous les bons effets que je pouvais espérer et desirer, je m'en suis servi depuis, dans tous les cas, où je faisais auparavant usage de l'acide sulphurique. Quiconque ne songe donc, qu'à connaître les remèdes, qu'il est de mon devoir de rendre public, les trouvera dans *l'acide sulphurique, et l'acide muriatique*; le dernier sur-tout n'a pas été à beaucoup près apprécié comme il le méritait, ni employé, quoiqu'il soit plus agréable à prendre que l'acide

sulphurique. Il doit d'aillieurs avoir la préférence sur tous les autres acides par sa volatilité, parce qu'il est d'un usage indispensable, et même pour les animaux, qui le recherchent avec avidité dans son état de combinaison, avec la soude, et que, sous cette combinaison, il est répandu avec une si grande profusion dans toutes les parties du monde, et singulièrement dans la mer, que cela aurait dû, depuis long-temps, fixer l'attention *sur son extrême importance.* L'expérience et les principes théoriques dont j'ai rendu compte, m'engagent donc à préférer l'acide muriatique à tous les autres acides, pour l'usage de la médecine; et quand bien même on voudrait objecter que l'acide muriatique n'a pas encore pu être décomposé (car je ne connais point la décomposition de Bartholet), on peut cependant soutenir, avec raison, que cette décomposition doit réellement avoir lieu dans le corps humain, puisque, ni le sel de cuisine qu'on consomme, ni l'acide muriatique ne sont rendus par les déjections sous la forme de substances. On peut d'ailleurs voir ce que j'ai dit pour réfuter cette objection au §. 51.

§. 68.

Indépendamment de l'acide sulphurique et de l'acide muriatique, qui, en forces intensives, surpassent tous les autres acides, j'ai aussi fait usage, dans le traitement des fièvres, d'autres acides, pour éprouver mes

principes sur cette matière, et je les ai trouvés confirmés en tous points. J'ai souvent donné l'acide nitrique avec succès, principalement dans les dyssenteries et les diarrhées opiniâtres et douloureuses, mais comme il est loin d'avoir la volatilité de l'acide muriatique, ne pouvant jamais être parfaitement décomposé, attendu, qu'il ne s'en détache qu'une partie de l'oxigène, et que l'autre reste unie avec l'azote, comme semi-acide nitrique, il en résulte, selon l'ingénieuse théorie de Mitchille, qu'elle se trouve au degré des plus terribles épidémies. Comme, après m'en être servi, j'ai souvent vu, par-tout le corps, des enflures considérables en être la suite, je ne l'emploie plus que rarement. J'ai aussi fait usage de l'acide phosphorique, mais je n'ai point remarqué, que, dans des circonstances urgentes, il ait été fort utile. On peut d'autant moins se promettre de grands avantages de son usage, que c'est de tous les acides le plus fixe. Sa cherté est d'ailleurs un obstacle à ce qu'il soit universellement employé. *L'acide muriatique oxigené* est, en revanche, un des remèdes le plus puissant, le plus agréable, et le moins cher, dont j'ai toujours obtenu les meilleurs effets, principalement dans les cas qui exigeaient une prompte émission d'oxigène, comme par exemple l'état léthargique. L'acide muriatique ordinaire lui est cependant toujours infiniment préférable, la qualité intensive de l'acide muriatique étant de beaucoup moindre que celle de l'acide

muriatique oxigéné. Je ne dirai rien ici des *acides végétaux*, vu qu'ils contiennent une grande quantité d'hydrogène et de carbone dans leur combinaison élémentaire, et que leurs bons effets, dans des fièvres de peu d'importance, sont connus par une expérience de plusieurs siècles.

§. 69.

Tous les acides doivent sans doute agir avec plus d'efficacité, lorsqu'ils sont *immédiatement* introduits dans les organes généraux de la nutrition et dans *les conduits de la digestion*. C'est sur-tout dans l'estomac, qu'ils déploient leur énergie. Leur usage est aussi fort utile en lavemens. Mais ces deux moyens de les employer ne sont pas les seuls; appliqués extérieurement sur la peau, soit au moyen des bains, soit avec des fermentations, ils rendent également de bons services. On se sert, dans ce dernier cas, de vieille toile de lin ou de flanelle.

§. 70.

Avant de passer à la manière particulière d'employer les acides, on ne manquera sans doute pas de me faire l'objection très-spécieuse, *que la fièvre peut être guérie par d'autres médicamens que par l'usage des acides*; que par conséquent l'application de ceux-ci n'est pas aussi indispensable que je le prétends, et que tout l'édifice que je viens d'élever, s'écrou-

le de lui-même. Je répondrai à cela que les remèdes connus et employés, jusqu'à présent contre la fièvre, sont ou des substances composées de *corps minéraux* et *d'acides*, ou des principes *végétaux* amalgamés, à plus ou moins d'oxigène, combiné ou non, qui, par les forces propres, chimiques ou galvaniques du corps humain, se trouvent décomposés dans leurs parties constituantes. On jugera aisément, par ce qui a été dit auparavant, combien les substances de la première espèce (les minérales) sont utiles contre la fièvre; ainsi on ne s'arrêtera pas à discuter ici jusqu'à quel point les remèdes végétaux, combinés avec l'oxigène libre, c'est-à-dire, avec des acides, peuvent servir au même usage. Il ne reste donc plus qu'à examiner jusqu'à quel point *les principes végétaux, qui ne contiennent pas d'acide*, peuvent mettre obstacle à la fièvre. Je dois, avant tout, observer *qu'un acide* et *l'oxigène* sont deux choses très-différentes; que le *premier* est *une substance combinée déjà brûlée*, et *le dernier un être simple inconsumable, inproductible par lui-même*, de l'existence duquel on ne peut s'assurer que par le *raisonnement*, attendu qu'il échappe à nos sens. Or la vie du corps humain organique ne pouvant subsister que *par l'action réciproque des principes opposés*, parmi lesquels l'oxigène peut seul se soutenir contre tous ces principes négatifs, *la vie du corps organique végétable*, ne peut également subsister, que par *cette action réciproque*

opposée, car *l'organisme étant toujours semblable à lui-même*, et l'oxigène étant, dans le premier cas, admis dans la masse générale à titre *de partie intégrante constituante*, il doit aussi l'être *ici. Telles sont les lois générales et invariables de la nature, relativement à toute espèce d'organisme*, et l'homme, qui est lui-même organisme, ne peut ni les renverser ni les désavouer, s'il veut s'honorer. *Tous les principes végétaux* contiennent donc, suivant la nature de leur organisme particulier, *tantôt plus*, *tantôt moins d'oxigène combiné*, de même que du calorique également combiné. Nous citerons, par exemple, le *quinquina*, qui, d'après les recherches de Fourcrois, contient une partie considérable d'oxigène. La même chose a lieu à l'égard des *écorces* et *espèces de bois* indigènes, qu'on a substitués au quinquina, dont la *quantité de l'oxigène* semble être dans un *rapport régulier* avec la *densité de leurs masses*, du moins d'après mes recherches. Les *plantes aromatiques* et leurs *extraits*, comme les *résines*, les *huiles* et *esprits* essentiels, et principalement *l'esprit de vin*, les *naphtes* et le camphre contiennent une très-grande quantité d'oxigène. Le *suc du pavot* lui-même en contient une partie considérable, ainsi qu'on est autorisé à le conjecturer par sa nature laiteuse. Quoiqu'il en soit, il reste encore aux naturalistes, à l'égard de la destination de l'oxidation des végétaux, un vaste champ aux plus intéressantes recherches; mais de

savoir s'il est possible de les faire dans la rétorte, c'est une question à laquelle celui qui juge tous les phénomènes de la nature, d'après les principes de la *chimie naturelle*, peut seul répondre, et quiconque examinera cette vicissitude éternelle de séparation et de nouvelles combinaisons des principes élémentaires, principalement dans l'organisme général de la nature, et par conséquent aussi dans celui du corps humain, et qui saura apprécier et juger l'influence de ce jeu continuel d'affinités simples et composées sur *l'irritabilité et l'accord* (Erweckung und stimmung) des forces organiques de celle-là, verra, si non une lumière éclatante, du moins un jour suffisant, tandis que l'empirique ignorant restera plongé dans les ténèbres. Par cette vicissitude des affinités et leurs influence évidente sur les dispositions des forces organiques, on obtient non-seulement la preuve de la *possibilité*, mais aussi de la *réalité* du *développement* de *l'oxigène combiné* à la masse organique, et par-là du *rétablissement de l'équilibre général* dans le corps humain. Les médicamens mêmes, qui sont directement opposés à l'oxigène, y produisent souvent un effet, vu que, par la température, l'humidité, l'électricité, etc. leur affinité étant plus rapprochés avec les principes, auxquels l'oxigène était jusqu'à présent uni dans le corps humain, ils peuvent se combiner avec lui, et le remettre ainsi en liberté. C'est de cette manière qu'agissent sur-tout

les remèdes irritans fluides, qu'on a toujours administrés avec succès dans les maladies fiévreuses, principalement à leur dernier période, attendu que cela procurait, ou l'effet dont nous venons de parler, ou une autre disposition des forces organiques, qui entraînait après elle cet effet. Si cependant, d'un côté, cet effet n'a jamais pu être déterminé régulièrement, parce qu'on ne connaît pas assez exactement les remèdes et la manière de les employer, et qu'il arrive, ce qui est très-ordinaire, que par les principes qui contiennent, dans leur combinaison élémentaire, les moyens irritans dont nous avons parlé, l'irritabilité ait déjà été entièrement supprimée, et si, d'un autre côté, la nature par un défaut absolu ou relatif d'oxigène, et la disposition vicieuse des forces qui en est la suite, ne peut pas toujours produire cet effet, tandis que l'art a entre les mains les moyens nécessaires, pour suppléer immédiatement à ce manque d'oxigène, et à cette disposition vicieuse des forces, il me semble plus à propos *de faire usage des remèdes propres à suppléer immédiatement à ce manque d'oxigène*, que d'abandonner cet ouvrage à la seule nature, ou de vouloir se contenter de l'achever par des remèdes qui agissent purement médiatement. Si, dans le cours ordinaire de la vie, on ne se détourne pas volontiers du droit chemin, comment pourrait-on se résoudre à suivre cette marche dans la médecine-pratique, où le but unique des efforts du

médecin doit être l'avantage et le bonheur des hommes ?

§. 71.

Je conviens au reste très-volontiers, qu'il peut se trouver des circonstances, où afin de *relever ou de multiplier le jeu des affinités*, il convient d'administrer *tour-à-tour*, et *quelquefois en même temps des remèdes qui agissent médiatement et immédiatement*. Mais les circonstances particulières, dans lesquelles ces cas ont lieu, appartiennent à la *thérapie* spécielle, où j'en rendrai compte dans la suite. J'avoue également sans peine, que les *vomitifs*, les *laxatifs* et les *lavemens* sont souvent préférables dans les fièvres à tout autre moyen, attendu que par-là les principes qui pourraient continuellement donner un nouvel aliment à la fièvre, sont entraînés tout-à-coup, et que pour obtenir une entière guérison, on n'est point alors obligé de prendre une si grande quantité d'acides d'un goût désagréable, qu'on aurait été contraint à le faire, si on n'y avait pas eu recours. Les *bains*, les *fomentations*, contribuent aussi beaucoup à la guérison de la fièvre, le calorique étant par-là introduit ou détourné, suivant que la température du bain ou de la fomentation surpasse celle du corps humain, ou en est surpassée, et l'équilibre convenable de toutes les parties constituantes de celui-ci pouvant, de cette manière, être d'autant plutôt rétabli. On a déjà observé plus haut

(§. 69), que l'activité des bains et des fomentations était susceptible d'être considérablement augmentée, en y ajoutant des acides.

§. 72.

La quantité d'acides qu'il est nécesaire de prendre intérieurement pour guérir radicalement une fièvre, ne peut point, d'après cela, être fixée d'une manière précise, parce qu'il n'est pas possible d'apprécier au juste la quantité de principes irritans contenus dans le corps du malade, par lesquels l'action de tous les organes est déterminée, et que nous n'avons point d'autres *règles* qui puissent nous guider, que *les bons effets qui sont la suite de leur usage.* C'est donc uniquement au médecin éclairé à décider, comment les acides doivent être administrés pour obtenir le résultat desiré, (la guérison de la fièvre) sans que par-là un organe particulier, et par lui le corps entier coure risque d'être lésé. Il n'y a qu'un ignorant ou un charlatant de la plus basse classe, qui puisse exiger de moi que je lui prescrive la *dose* qui doit guérir *chaque fièvre à l'instant.* L'emploi convenable des remèdes demeurera toujours, dans son entier, l'héritage des médecins sages et expérimentés; la tête d'un homme superficiel ne tirera pas plus de parti de ceci, que de tous les autres médicamens.

§. 73.

Une règle générale dans le traitement des maladies, *c'est de n'outrer, dans aucun cas*, l'usage des remèdes, mais de les assortir constamment aux circonstances, c'est-à-dire, au degré de fermentation qui a lieu. On doit donc se servir au *commencement, et pendant l'ascendance des fièvres,* des acides minéraux indiqués (§. 64 -- 68), *en quantité modérée*, mais *souvent répétée ;* on en donnera, par exemple, depuis une dragme jusqu'à une demi-once, dans huit onces d'eau avec une ou plusieurs onces de sirop, et lorsque certains symptômes, depuis long-temps connus des médecins, se manifesteront, on y mettra quelques dragmes d'une substance spiritueuse ou irritante convenable ; le malade prendra d'heure en heure, ou de deux heures en deux heures une ou deux cuillières à bouche de cette potion, ou même une demi-tasse; on peut aussi mêler cette dose dans un plus grand volume d'eau, ou lui en faire boire après qu'il l'a prise. Mais au *moment du danger* et dans *l'instant de la crise*, on donnera depuis une jusqu'à deux dragmes, (depuis 40, 50, 60, jusqu'à cent gouttes) en une fois, et on le répétera si cela est nécessaire. On ne peut sans doute pas administrer, dans la même quantité de véhicule, autant d'acide sulphurique concentré, que d'acide muriatique ordinaire et d'acide nitrique, parce qu'il est

intensivement plus fort que ces deux derniers. L'acide muriatique oxigéné doit toujours être donné à grande dose, depuis une jusqu'à deux onces, de demi-heure en demi-heure, ou d'heure en heure. Durant l'espace de deux heures, j'en ai pris moi-même le quart d'une bouteille, et plusieurs de mes malades en ont pris dans le même intervalle au-delà de douze onces. Le seul accident qui ait résulté de son usage, a été deux ou trois selles aqueuses.

§. 74.

Peu importe, dans le fond, *la force intensive* des acides minéraux, dont nous avons parlé, car la diminution des accidens et l'apparition des symptômes plus favorables, étant l'unique règle de la conduite qu'on doit tenir, il faut, quand, par exemple, 40 ou 50 gouttes ne produisent pas encore l'effet desiré, augmenter la dose, ou en reprendre une 2.me dans le même intervalle de temps, jusqu'à ce qu'on observe les symptômes favorables qu'on attend. On peut, d'après cela, se servir, sans distinction, des acides, tels qu'on les trouve chez les apothicaires. Ici, ils ont plus, là, moins de forces intensives. Ce qui leur manque dans le dernier cas, on y supplée en donnant des doses plus fortes ou plus souvent répétées. Quoiqu'il en soit, il est indubitable, qu'on allège beaucoup son travail, lorsqu'on peut se procurer des acides toujours également

forts, c'est-à-dire, qui contiennent, autant qu'il est possible, la même quantité d'oxigène. Les circonstances doivent d'ailleurs décider combien de temps l'on doit faire usage des acides. Dans certains cas, cent gouttes produisent autant d'effets que 800 gouttes, et même plus dans d'autres. Plus la fièvre se sera approchée du plus haut degré de l'échelle de fermentation (§. 59), d'autant moins aura-t-on besoin d'une forte dose pour parvenir à la crise et à la guérison. Je rendrai un compte exact dans le 2.me volume de mon *Traité des maladies*, qui doit bientôt paraître, des doses qui conviennent à chaque cas particulier.

§. 75.

Le goût âpre et désagréable des acides cause beaucoup d'embarras au médecin, et lui oppose souvent des obstacles insurmontables. On doit, en conséquence, avoir soin que la quantité d'acides, qu'on veut donner en une fois au malade, soit atténuée dans une quantité suffisante d'eau, à laquelle on ajoutera quelque sirop d'un goût agréable. Il est d'ailleurs assez indifférent d'employer plus ou moins d'eau ou de sirop pour atténuer et délayer les acides; on observera seulement que, dans le dernier cas, l'efficacité de ce remède est évidemment affaiblie. La meilleure pierre de touche du médecin doit être son palais; il ne faut cependant pas négliger de consulter aussi le goût de son malade. Plus

le malade sera attaqué violemment, plus il sera facile de lui faire prendre les remèdes à *grandes doses ;* plus au contraire il approchera de sa convalescence, plus il sera difficile de lui faire avaler à différentes reprises, je ne dis pas la même dose, mais une beaucoup moindre. Les écorchures qui se forment aux lèvres et dans l'intérieur de la bouche, sont quelquefois, quoiqu'on l'observe très-rarement, une suite très-naturelle du défaut de précaution de la part du médecin, qui aura négligé ce qu'il convenait faire, relativement au développement et à l'atténuation des remèdes ; et de l'autre, mais le plus souvent elles sont la suite des dispositions à l'excoriation, provoquée par la violence et la malignité de la maladie même. Il n'y a d'ailleurs aucune excoriation à craindre pour l'estomac, quand l'on administre les remèdes d'une manière convenable et conformément aux circonstances. Si l'on peut manger, sans se faire mal, du réfort, du poivre d'Espagne, de la moutarde, et d'autres épiceries mordantes qui, lorsqu'on les applique sur la peau, y occasionnent des élevures, à plus forte raison, peut-on prendre intérieurement un acide ; celui-ci, principalement quand il est donné dans l'eau, obéissant beaucoup plutôt aux affinités qui l'attirent vers les principes acqueux et gazeux, qui se trouvent toujours pendant la fièvre dans l'estomac et les intestins, et par lesquels il est neutralisé, que d'attaquer la substance même de l'es-

tomac, en se combinant avec le carbone qui se trouve dans son tissu. *L'agacement des dents*, qui accompagne souvent l'usage des acides, est d'une faible importance, et ne nuit pas même aux dents. Plutôt ce dernier accident se manifeste, plutôt il se termine en continuant l'usage des acides. Ce n'est que dans les maladies chroniques, que, dans certaines circonstances, il est un symptôme qui annonce la nécessité de suspendre les acides. Ceci n'appartenant point à mon sujet, je ne m'y arrêterai pas plus long-temps.

§. 76.

Les symptômes qui annoncent le bon effet de l'emploi des acides dans les fièvres, sont très-différens, suivant la différence de ces maladies. Les accidens opposés peuvent, d'après la différence de l'état du malade, être regardés comme d'un bon augure. Des soulèvemens de cœur, quelquefois même accompagnés de vomissemens à l'instant où le malade avale, un bruit sourd dans le ventre occasionné par les vents, des vents rendus par en-bas, des diarrhées, quelquefois assez violentes, l'élévation ou l'abaissement du pouls, une augmentation de chaud ou de froid, les sueurs, la salivation, des urines plus abondantes, plus de calme, le retour du sommeil, etc. Tels sont les symptômes qui, après des accidens graves, (car il n'est pas question ici du cours ordinaire de la

fièvre) peuvent faire espérer un résultat heureux. Le *symptôme* le plus favorable est, quand le malade en l'éthargie ou privé de ses sens, reprend connaissance, et qu'il la conserve, ou s'endort paisiblement, pendant lequel temps son pouls perd de sa vîtesse, devient plus tranquille et plus régulier. Il est possible qu'il se manifeste encore beaucoup d'autres symptômes, sans néanmoins que l'on puisse regarder la guérison comme assurée; d'un autre côté, il peut en manquer un très-grand nombre, sans qu'on doive regarder le malade comme perdu. On trouvera des éclaircissemens plus détaillés sur cette matière, dans *mon Traité des maladies.*

§. 77.

Voici les symptômes mortels, d'après les observations que j'ai faites jusqu'à présent; lorsqu'il se manifeste sur le visage des taches pétéchiales; qu'un œil est moitié ouvert, et que l'autre perclu reste fermé; que la cornée, devenue plus claire par l'emploi des remèdes, se trouble de nouveau; que le malade, revenu à lui-même, perd encore une fois connaissance, et que son visage prend la face hypocratique; que le râle, au lieu de diminuer, ou du moins de rester au même point, devient plus fort, et que le pouls, régulier jusque-là, devient intermittant, vacillant et inégal. Tous les autres symptômes, regardés comme mortels, sont douteux d'après mon expérience, et

sont

sont même quelquefois des signes de guérison. Afin de former un pronostic juste, il faut réunir tous les symptomes pour et contre, et les comparer entre eux. Le résultat ne restera pas ignoré à celui qui connaît le grand art *d'individualiser*, si l'on peut s'exprimer ainsi, art qu'on n'acquière que par une longue et soigneuse expérience. Ce sera alors qu'on aura ce coup-d'œil pratique, qui, en dépit des règles et des préceptes de médecine, doit principalement servir de guide au médecin, et l'élever au-dessus de la sphère de l'orgueilleuse pédanterie.

§. 78.

Quand on a arrêté la fièvre par l'usage des acides, ou que le danger a cessé, il n'est communément pas nécessaire d'employer d'autres remèdes, à moins que ce ne soit pour rétablir plus promptement les forces du malade, qui seraient trop diminuées. Ce n'est que dans le plus petit nombre de cas, que j'ai eu recours à ce moyen, car presque toujours j'ai abandonné l'entier rétablissement à la nature et à une bonne diète nourrissante, ce dont on peut se convaincre, en lisant mon *Traité des maladies*, imprimé à Nuremberg en 1800.

§. 79.

Il est aisé de voir que les principes, que j'ai exposés ici, sont les bases de mon *système particulier sur la fièvre*, qu'il importe

le plus au praticien de connaître, et d'après lesquels principes il sera en état de traiter toutes les espèces de fièvres, telles que les fièvres chaudes, remittentes ou intermittentes, putrides, billeuses, nerveuses, pituiteuses, inflamatoires, catarales, fièvre de couche, fièvre lente, scarlatine, le pourpre, la rougeole, la petite vérole, la dyssenterie, *la fièvre jaune, la peste, la rage*, etc. Je réserve la déduction complette et en détail de ces principes, pour un ouvrage particulier, qui paraîtra sous le nom de *Traité de la fièvre*. On pourra se former une idée du but, que je m'y propose par le présent extrait, pour lequel je demande l'indulgence des lecteurs. Connaissant les bornes étroites de l'esprit humain, j'avoue que je n'ai pas plus d'espoir de donner quelque chose d'entièrement complet, que je ne me flatte de l'avoir fait dans ce mémoire. Cependant je crois que, par l'exposition de mes principes, j'aurai mis, autant que possible, le public en garde contre ce qui pourrait lui être nuisible. Etre juste et agir d'une manière conforme à mes devoirs, reconnaître promptement le plus petit mérite dans un autre, chercher la vérité sans me rebuter, et admettre ce qu'il y a de bon et d'utile par-tout où je le trouve, tels sont les principes qui m'ont guidé jusqu'à présent, et sur lesquels je ne varierai jamais. Mes travaux ont, pour but unique, le bonheur des hommes. Je ne le perdrai jamais de vue, et il me fera supporter, avec patience, les désagrémens

qui sont ordinairement le partage de celui qui ose contrarier les opinions reçues, ou l'indolence des autres. D'ailleurs, je consens volontiers à ce qu'on mette mes principes à l'épreuve ; je ne redoute point l'examen qu'on en fera, ni que des médecins impartiaux me reprochent de n'avoir pas assez généralisé mon système, d'autant qu'il n'y en a point qui soit aussi propre à réunir tous les systèmes que le mien. Quiconque ignore, à la vérité, ce qu'on entend par le mot de *chimie*, quiconque ne connait pas d'autre *procédé chimique*, que celui qui s'exécute dans la rétorte ou dans le creuset, celui-là soutiendra, sans doute, que le corps humain n'est point une alambique, ni un four à reverbère, et que toutes les connaissances du médecin se fondent uniquement sur ce qu'il appelle *expérience*, il rejettera entièrement mon système *comme chimique*, et tremblera de voir renaître les temps de Silvius. Mais heureusement que la voix d'un charlatan n'est pas d'un grand poids, et il s'en trouve autant avec des bonnets de docteurs, des emplois et des titres, que sans ces attributs. Il est indubitablement plus commode, de rester scrupuleusement attaché à ce qu'on a longtemps pratiqué, de se contenter de dire des mots, qu'on ne peut pas expliquer, mais qui ont un air scientifique, et d'essayer sans choix ce qui a été une fois recommandé pour la guérison d'une maladie, que de faire continuellement de nouvelles études, pour s'élever à la hauteur de son

siècle. Il ne suffit pas de lire, il faut aussi comprendre ce qu'ont écrit Reil, Pfaff, de Humboldt, Schelling, Ritter; l'étude de ces ouvrages, qui pourraient mener à de nouvelles découvertes dans la physique, laquelle est nécessairement d'accord avec la chimie, est le seul moyen, de pousser l'art de la médecine, aussi loin qu'il peut aller; c'est-à-dire, de le rendre aussi utile qu'il est possible au genre-humain. Je m'estime heureux de pouvoir, peut-être, contribuer en quelque chose à ce grand ouvrage, par la publication de mes principes sur la fièvre. J'éprouverai un extrême plaisir, si cela peut engager d'autres personnes, en suivant mes traces, à faire un nouveau pas vers la perfection, comme j'en ai fait un avant les autres. Tout ce que je desire, c'est qu'on use toujours de la même circonspection qui m'a guidée dans toutes mes recherches, et qui m'a empêché de dévier du droit chemin.

§. 80.

Je vais actuellement montrer en détail les avantages de ma découverte, ainsi que je l'ai fait devant la commission royale, qui a été nommée à cet effet.

Le premier avantage, qui en résulte, consiste en ce que » *l'art de guérir* ac» quierrera par-là *une base certaine et as*» *surée*, sur laquelle, au moyen du tra» vail des *médecins* actuels et futurs, on » pourra élever un *édifice moins imparfait* » que celui que nous avions jusqu'à pré-

» sent. » Ceci est très-facile à reconnaître, d'après ce qui a été précédemment dit, relativement au seul aspect sous lequel on puisse envisager l'organisme humain, fondé sur les principes généraux de l'anatomie *dynamique*. Celui qui voudra s'en former des idées plus nettes, sera récompensé de ses peines, en étudiant les auteurs cités au (§. 79), qui, depuis ma découverte, ont cherché, d'une manière plus ou moins éloignée, à se frayer un chemin pour arriver à ce but.

§. 81.

Le second avantage consiste en ce que « *toutes les maladies fiévreuses* sans exception, seront considérées sous un point de vue plus juste, et d'autant *plus promptement et plus heureusement* guéries, que d'après *des principes fondamentaux* (1), dans tous les cas, où il n'y aura pas *une complication particulière*, et que *les organes*, nécessaires à la vie, ne seront pas eux-mêmes trop *endommagés*, on pourra, en peu d'heures, éloigner *le danger*, *abreger* sur-tout *la durée de la maladie*, *éviter* en partie *les accidens les plus ordinaires et les plus périlleux*, et *retablir les forces* d'une manière plus *prompte* et *plus facile*. » Quelque intimément persuadé que je sois de la vérité de cette assertion, je n'en suis pas moins éloigné de vouloir surpren-

(1) L'auteur ce sert du mot rationel.

dre la confiance des médecins. Je leur ai exposé sans déguisement les principes, d'après lesquels je crois avoir considéré la fièvre sous un point de vue plus juste que cela n'a encore été fait ; qu'ils en fassent l'épreuve avec impartialité et franchise, et qu'ils laissent ensuite à leur propre expérience à déterminer jusqu'à quel point ils sont fondés. Il sera sans doute impossible de guérir toujours et dans tous les cas ; ce serait exiger plus des mortels qu'ils ne sont capables de faire : mais dans plusieurs circonstances, où d'après nos anciens symptômes *sémiotiques*, il ne restait plus d'espérance de guérison, ni d'un parfait rétablissement, la chose, par l'usage de mes remèdes, deviendra sans contredit possible. Il faut auparavant avoir fait, comme moi, des expériences pour concevoir que peu d'heures suffisent, afin d'éloigner le danger. Il n'y a d'ailleurs point d'ancien système, qui n'apprenne ce qu'on doit entendre par danger. L'idée que j'en ai donnée (§. 61), fait voir qu'il s'agit plus là de l'essence du danger que de ses apparences. Des accidens déterminés, comme le tressaillement des tendons, le crocidisme, le hoquet, le râle, la face hipocratique, le météorisme, etc. devaient constamment être pour nous des symptômes de l'existence du péril ; et c'était d'après la nature de ces accidens, qu'on administrait tel ou tel remède prescrit par l'usage. Ainsi jamais, dans de pareilles circonstances, où l'on n'estimait convenable que les remèdes volatils irri-

tans, les calmans et les anticeptiques, je n'aurais pu administrer à aussi grandes doses les acides minéraux dont on croyait bien plutôt devoir interdire l'usage, parce qu'on les regardait comme affaiblissans et spasmodiques, si, par des inductions tirées du Galvanisme et par des principes fondés sur des argumens *a priori*, par conséquent d'après la seule voie raisonnable possible, je n'étais parvenu à me convaincre qu'ils peuvent encore servir utilement ici. Quand donc j'ai fondé ma théorie de l'efficacité de ces remèdes sur les symptômes rapportés ci-dessus, je n'ai fait ni plus ni moins que ce que *tout autre medecin* a fait jusqu'à présent ; je m'en suis servi par des motifs *subjectifs*, comme d'indications, qui m'annonçaient que je pouvais en faire usage ; de même que le médecin, qui, dans de pareilles circonstances a à combattre des spasmes, occasionnés par une humeur goutteuse ou rhumatismale, ou seulement des impuretés, où les maladies connues sous les dénominations d'épuisement des forces vitales, d'irritabilité *d'asthenie*, etc. y a recours comme à ses derniers moyens. — C'est sans doute une chose difficile d'indiquer, d'une manière claire, précise et susceptible d'application, l'idée que je me suis formée de complications incurables et d'organes lésés ; si cependant l'on veut appliquer mes principes sur la fièvre à un cas quelconque, que d'après les symptômes connus, nous regardions comme dangereux, la chose ne

deviendra pas plus difficile qu'elle ne l'était déjà, et le reproche qu'on voulait faire à mon système, sous ce prétexte, n'est pas plus fondé qu'il ne le serait à l'égard de tous les systèmes, et remèdes adoptés jusqu'à présent. Les mêmes symptômes, qui, d'après ces systèmes, nous servaient à reconnaître le danger, une complication incurable des organes lésés, nous serviront et doivent encore nous servir dorénavant au même usage. Si, comme les médecins l'auront déjà éprouvé, ainsi que moi, il s'est présenté des cas où l'on était autorisé à soupçonner de pareilles lésions et par conséquent à perdre tout espoir, et que cependant il s'en soit suivi une parfaite guérison, je crois que, dans les circonstances où les symptômes décrits ci-dessus peuvent se présenter, il faut employer des remèdes qui contiennent beaucoup d'oxigène, sur le remplacement convenable duquel reposent le rétablissement de la santé et la conservation de la vie. Quand ces remèdes, dans certaines circonstances, ne produiront aucun effet, on peut être assuré, que d'autres n'en auraient pas produit d'avantage, et à l'ouverture du cadavre après la mort, on découvrira la preuve de la lésion présumée de quelque organe, ainsi que je l'ai constamment observé. S'il ne se trouve point d'organe lésé durant la fièvre, celle-ci, en administrant au malade les acides minéraux de la manière indiquée au (§. 73), suivra son cours ordinaire, sans que les

symptômes

symptômes effrayans, tels que le délire, une chaleur excessive, une soif inextinguible, des convulsions, etc. qui rendent ordinairement cette maladie si dangereuse, puissent avoir lieu. Si, en faisant usage de ces remèdes, la fièvre est conduite jusqu'au plus haut degré de l'échelle de fermentation, et qu'elle ne soit ni arrêtée ni troublée dans sa marche, elle arrivera à un produit, c'est-à-dire, qu'il y aura des évacuations critiques, au moyen desquelles le mal aura un terme, sans qu'on soit ensuite obligé d'observer l'ancienne diète rigoureuse pour éviter les récidives. Dans le cas, au contraire, où l'on administrerait point les acides convenablement, conformément au but qu'on se propose, et en suffisante quantité, la maladie ne se terminera sans doute pas aussi vîte, ou finira peut-être par la mort; mais serait-il juste alors de s'en prendre aux remèdes, et la faute ne doit-elle point évidemment être rejettée sur le médecin ? Il est cependant juste, de dire aussi à sa décharge, que, par quelques causes inconnues, elle peut également être attribuée à la nature, la vue de l'homme étant beaucoup trop bornée, pour pouvoir sonder toutes ses profondeurs.

§. 82.

Ma découverte produira un troisième avantage, en ce que, » *certaines maladies*, » que l'on regardait, ou comme *entière-*

» *ment incurables*, ou du moins comme *fort* » *dangereuses*, et pour la guérison des- » quelles on n'avait usé jusqu'à présent, » en plusieurs occasions, que de moyens » empiriques, pourront être traitées d'a- » près des principes plus réguliers, et ra- » dicalement guéries, si le malade et ceux » qui le soignent ont la patience requise. » Cet avantage, comme on le voit déjà par l'énoncé, *est uniquement relatif à certaines maladies fièvreuses, notamment à l'hydrophobie, à la peste, à la fièvre jaune, à la phthisie ou consomption, et surtout à la fièvre lente*, mais *en aucune manière aux maladies non fièvreuses.* Quoique, depuis ma découverte, je n'aye pas eu occasion de traiter *les trois premières maladies dont je viens de parler*, il me reste d'autant moins de doute sur l'heureux succès du traitement de ces maladies *avec les acides minéraux*, que j'ai trouvé ma théorie sur la fièvre parfaitement confirmée par toutes les fièvres que j'ai traitées d'après cette méthode. D'où il suit que les principes, qui concernent principalement la fièvre, doivent être applicables *à cette espèce particulière du genre* pris en général, vu que *plusieurs points de la méthode, qu'on a suivie jusqu'à présent dans le traitement de l'hydrophobie, de la peste et de la fièvre jaune*, semblent annoncer, que c'est du remplacement de l'oxigène nécessaire pour rétablir l'équilibre général, que dépend également la guérison de ces maladies. Si les choses étaient trop avancées,

que, par exemple, dans l'hydrophobie, il y eut déjà eu un accès de rage, alors, sans doute, je n'espérerais plus rien de l'usage des acides; mais, *dans les commencemens de cette maladie*, ils doivent faire plus d'effet qu'aucun autre remède, en les administrant *convenablement*. Si l'occasion s'en présentait, j'obtiendrais certainement des preuves aussi éclatantes de la bonté de mon procédé dans le traitement de ces maladies, que j'en ai obtenues relativement à *la phthisie* et à *la consomption*. Déjà plusieurs personnes, attaquées de ces deux maladies, ont été sauvées par moi, uniquement en faisant usage des acides minéraux. *La fièvre continuelle*, qui existe dans ces sortes de cas, est la suite très-naturelle, de ce que, par la lésion du poumon et l'impossibilité de s'en servir, on ne peut pas recevoir intérieurement une quantité suffisante d'oxigène. L'augmentation de malêtre, que les malades éprouvent vers le soir et pendant la nuit, (ainsi que dans toutes les fièvres) est, d'un autre côté, la suite naturelle de l'augmentation de l'azote dans l'atmosphère. J'ai risqué, d'après cette observation, de donner à plusieurs malades de cette espèce, souvent dans des momens où la mort semblait prête à les saisir, de l'acide sulphurique ou de l'acide muriatique, depuis une once jusqu'à une once et demie dans une nuit, et ils se trouvaient le lendemain soulagés. D'après un usage modéré et continué de ces remèdes, ils furent rétablis, autant que l'état de leurs

poumons le permettait. C'est pourquoi j'ordonne toujours à mes phthysiques et étiques une diète acide. Je leur fais prendre depuis 60, 70, 80 jusqu'à cent gouttes d'*acide muriatique* ou *sulphurique*, ce qu'ils répètent souvent plusieurs fois par jour; par exemple, de deux heures en deux heures, depuis 15, 20, 30, jusqu'à 40 gouttes mêlées dans de l'eau et du sirop, ou, ce qui produit encore un meilleur effet, en ajoutant un peu d'esprit de vin ou de l'eau-de-vie, dans cette boisson habituelle. Les malades se trouvent alors mieux, et deviennent aussi forts, aussi vigoureux, que le permet l'état de leurs poumons. Il n'en restera pas moins impossible de sauver tous les phthysiques. Si une partie considérable du poumon, de ce viscère indispensable à la vie, est déjà détruit, les remèdes n'agiront que faiblement, parce qu'il n'est aucun moyen humain, qui puisse remplacer ou créer de nouveau un lobe qui n'existe plus; ou si une grande partie de la substance du poumon s'est endurcie, il sera également impossible, de fondre cette dureté, et de rendre les conduits de ce viscère à leurs fonctions, qui consistent à séparer, peut-être aussi à recevoir, certaines matières gazeuses. Il deviendra alors également inutile de faire respirer au malade en grande quantité du plus pur gaz de l'oxigène, les vaisseaux détruits ou hors de service ne pouvant plus recevoir quelque chose dans le corps humain ni l'en faire sortir. Le seul moyen, qui restera

donc, de prolonger la vie aux phthysiques, c'est de leur administrer intérieurement des acides, afin de remplacer par-là, autant qu'il est possible, le défaut d'oxigène, et l'on ne disconviendra par que ceci ne soit un avantage important. D'ailleurs, parmi dix phthysiques, il s'en trouvera peut-être quelques-uns, qui ne seront pas aussi avancés, et qui, par cette raison, pourront être radicalement guéris. L'application de ce que nous venons de dire à d'autres *fièvres lentes*, qui ont pour principes la destruction d'autres organes ou l'impossibilité de s'en servir, est facile à faire.

§. 83.

Le quatrième avantage de ma découverte, consiste en ce que, » *la fièvre épi-* » *démique*, appellée *fièvre putride ou ner-* » *veuse, les dyssenteries et autres sem-* » *blables maladies, contractées en cam-* » *pagne, dans les camps et hôpitaux*, qui » coûtent souvent la vie à tant de milliers » d'hommes, pourront dorénavant être trai- » tées *avec la plus grande facilité et sû-* » *reté*, et en même temps; d'une *manière* » *très-simple et à peu de frais.* » On connaissait depuis long-temps, et d'après nombre d'expériences, les avantages considérables, qu'a procuré l'acide sulphurique, administré en très-petites doses, dans les maladies d'hôpitaux, dont nous venons de parler. Toutefois cette expérience était plutôt fondée sur des principes empiriques,

que sur des bases rationelles, telles que sont les miennes relativement à l'application de l'acide muriatique et autres acides semblables. On ne s'en servait, que comme de moyens secondaires, et l'on croyait ne pouvoir obtenir du soulagement, que de l'usage des remèdes appellés fortifians, irritans et anticeptiques ; on attribuait à ces derniers la plus grande partie des bons effets qu'on remarquait, et l'on négligeait de prendre en considération, l'efficacité de la trop petite dose d'acides qu'on y joignait. Si on avait, au contraire, uniquement administré ces derniers en plus grande dose, et qu'on n'eut point affaibli leur action par l'addition de remèdes contenans du carbone et de l'hydrogène, on se serait convaincu, depuis long-temps, que c'était à la base fondamentale des acides, que la guérison de ces maladies devait être attribuée, et on aurait conservé la vie à des milliers d'hommes, qui l'ont perdue, par l'ignorance où l'on était de ce fait particulier. N'ayant aucune connaissance de l'effet nécessaire et salutaire des acides, on cessait d'en faire usage, aussitôt que le méthéorisme ou la diarrhée se montraient, et cependant ces accidens sont les symptômes les plus nécessaires et les plus assurés d'un heureux succès, vu que par-là, les principes trop irritans, renfermés dans le corps du malade, sont changés, réduits à l'inactivité et évacués. Si l'on avait su, que de très-fortes doses d'acides produisaient cet effet salutaire, et qu'on eût connu la manière de modérer les suites désa-

gréables qui l'accompagnent nécessairement, on n'aurait pas eu recours à des remèdes qui augmentent ces principes nuisibles, ou du moins, les retiennent dans le corps du malade. Actuellement qu'on connaîtra mieux l'essence de la fièvre, et par conséquent, toutes les maladies d'hôpitaux, etc., (§. 37), et qu'on saura, d'après des principes rationels; qu'on peut administrer en très-grande quantité les acides, on traitera d'une manière plus simple, plus aisée, plus prompte et plus sûre, toutes ces maladies, y compris la dyssenterie, comme étant une maladie accompagnée de fièvre, uniquement par les acides, en y joignant tout au plus, dans les commencemens, par les motifs rapportés au (§. 71), un vomitif ou un laxatif. Il est d'ailleurs facile de voir, (§. 70), qu'en ajoutant au traitement l'usage de l'esprit de vin ou de l'eau-de-vie uni à l'oxigène volatil, la guérison n'en ira que plus vîte. L'extrême bon marché de ce traitement, relativement à ce qu'il en coûte aujourd'hui dans de pareilles circonstances, ne peut être révoqué en doute, et doit être pris en considération.

§. 84.

Le cinquième avantage, qui a un rapport très-immédiat avec le précédent, consiste en ce que, » par la publicité donnée à mon » traitement et à mes principes, les chi» rurgiens militaires se trouveront dans le cas de pouvoir empêcher *la naissance* et

» *la propagation* de ces sortes de maladies, » autant que cela est au pouvoir des hom- » mes. » On distribuera, en conséquence, dorénavant aux soldats, particulièrement dans des momens de fatigues, de mauvaise saison, et dans d'autres circonstances défavorables, une espèce d'acide *hallerique*, sous la forme de rations journalières, on les préservera ainsi et des suites fâcheuses de l'intempérie des saisons, telles que les fièvres putrides ou nerveuses, des dyssenteries et autres maladies semblables, qu'on contracte communément en campagne, dans les camps et les hôpitaux.

§. 85.

On reconnaîtra le sixième avantage de ma découverte à ce que, » par mon trai- » tement, on pourra guérir infiniment plus » sûrement et plus aisément, qu'on ne l'a » fait jusqu'à présent, *les maladies épidé-* » *miques des enfans, les plus dangereuses* » *et les plus destructives, comme la petite* » *vérole, la rougeole, la fièvre scarla-* » *tine, la coqueluche, etc.*, » et que surtout :

§. 86.

» On pourra septièmement diminuer, par » la propagation de mes principes, la grande » mortalité des enfans, et conserver ainsi, » annuellement à l'État, une partie con- » sidérable de citoyens, qui seraient per- dus pour lui. » Je crois pouvoir mettre,

avec justice, ces deux avantages au nombre des plus importans. La grande mortalité des enfans, dont je viens de parler, est incontestablement la suite de ce que, par la fausse supposition, qu'il se trouve des acides dans l'estomac, on leur donne des *alkalis*, autrement appellés *absorbans*, et que par-là, on jette de l'huile dans le feu. Dans cent occasions, (comme je m'en suis assuré par nombre d'essais, en partie faits sur moi-même), il y en a tout au plus une, où, nonobstant les symptômes, qui, d'après les apparences, paraissent le plus sûrement annoncer la présence des acides, il s'en trouve réellement. C'est toujours une aigreur rance (ranzigte schœrfe) et de pareils gaz, où il se forme dans l'estomac une combinaison de *carbone*, ce qui dégage le *calorique*, et fait naître la *sensation du brûle. Les alkalis, d'après cela, ne peuvent être utiles, qu'autant qu'ils absorbent l'acide carbonique.* Le mal ne sera cependant pas *radicalement* guéri par ce procédé. Depuis que j'ai cessé d'employer les alkalis, je n'ai perdu que trois enfans; c'était en partie la faute de leurs mères, dont la tendresse, mal-entendue, les empêcha, dans les commencemens, de leur administrer des remèdes, pour lesquels ils témoignaient beaucoup de répugnance. Je me sers actuellement des acides minéraux, non-seulement dans *les maladies épidémiques des enfans*, rapportées plus haut (§. 85.), où, donnés en grandes doses, ils font le meilleur effet, mais aussi dans *tous les*

accidens de la dentition, les vomissemens, les acides soupçonnés dans l'estomac, les convulsions d'une certaine espèce, les diarrhées, les constipations, les flatuosités, coqueluches, etc., et toujours avec le meilleur succès. On conçoit qu'il faut avoir attention de donner un bon goût aux remèdes, et l'on peut y joindre encore d'autres remèdes analogues, *qui contiennent également beaucoup d'oxigène.* Communément j'ordonne, dans ces sortes d'occasions, quelques onces de sirop, autant d'eau, depuis une demi-dragme jusqu'à deux dragmes d'acide sulphurique ordinaire atténué (spiritus vitrioli), ou, suivant les circonstances, d'acide muriatique, ou même d'acide sulphurique, et une demi-dragme, ou tout au plus une dragme de *liqu. anod., ou de spirit. vini rectificat.*; j'en fais donner toutes les heures ou deux heures, et dans les cas de besoin plus souvent, depuis une jusqu'à deux cuillers à bouche. Si on éprouve des douleurs, on y joint un peu de *laudan. liquid. sydenh., ou de tinctura thebaica.* On croit n'avoir pas besoin d'observer qu'il faut souvent ajouter, à ce traitement, des lavemens, et même des vomitifs ou des laxatifs, afin de rétablir plus promptement l'équilibre, et d'évacuer les principes nuisibles, hors desquels il pourrait se développer encore beaucoup de matière fébrille, vu sur-tout les difficultés qu'on éprouve à faire prendre ces remèdes aux enfans, à cause du mauvais goût des acides, en assez grande dose, pour pouvoir neutraliser,

par ce seul moyen, les principes malfaisans d'une espèce fixe et gazeuse. Je ne connais pas même de meilleur remède pour les nourrissons et les enfans nouveaux-nés; la crainte de faire cailler le lait dans l'estomac, ne doit pas causer la moindre inquiétude. On conçoit, d'ailleurs, qu'il faut proportionner, suivant l'âge et les circonstances, la quantité plus ou moins grande d'acide qu'on ajoutera aux remèdes, qu'on fera prendre tous les quarts d'heures, demi-heures ou heures. Il y a des cas, où des enfans semblent prêts à expirer, qu'il sont déjà froids, ont le râle de la mort, une respiration interrompue, etc.; c'est dans ces occasions que les acides, et singulièrement l'acide muriatique, unis à une substance volatile oxigénée, telle que le *naphta aceti* ou *vitrioli*, *spiritus nitri dulcis spiritus vini*, même de l'opium, produisent souvent les meilleurs effets, et l'on ne doit pas craindre d'administrer ces remèdes d'une manière convenable. Je crois en avoir dit assez, pour fixer l'attention sur un point aussi important que celui-ci.

§. 87.

J'ai donné comme un 8.e avantage de ma découverte l'observation que, « le traitement des maladies non fièvreuses doit » éprouver, à plusieurs égards, une impor» tante et utile réforme. » Cet article a été mal compris, et interprêté d'une manière très-extraordinaire par la commission

royale. Elle a voulu y trouver un rapport avec le 3.e avantage (§. 82), qui n'existe en aucune façon, et en a tiré des conséquences, qui me seraient très-défavorables, si la chose était fondée. Il est évident, en effet, qu'en annonçant ce 8.e *avantage*, *il n'est point question ici de l'application des acides*, je veux au contraire parler de *l'application des remèdes opposés aux acides*. Je divise toutes les maladies en *deux classes*; en maladies *générales* et en *locales*. Il n'y a de maladies *générales* que les *fièvres*; toutes celles qui ne sont pas des *fièvres*, sont *locales*. *Ces dernières* peuvent cependant *passer dans la classe des premières*, et quand cela arrive, elles deviennent également des *fièvres*. En tant donc qu'elles sont fièvres, l'application des acides est autorisée. Comme néanmoins elles conservent toujours leur caractère de *localité*, et doivent le conserver, il faut que les remèdes opposés aux acides, c'est-à-dire, *tous les autres médicamens*, qui, en opposition avec les acides, ne forment *qu'une seule classe*, soient aussi applicables dans le traitement de celles-ci. Je n'entends cependant pas dire par-là qu'on doive proscrire les acides dans le traitement des maladies locales; dans plusieurs cas de cette espèce, ils sont réellement indispensables; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Ce qui me reste encore à dire sur le point de vue sous lequel j'ai considéré cette matière, point de vue dont les conséquences peuvent mener très-

très-loin, et qui est si différent de celui que m'avait attribué la commission royale, vu qu'il n'a aucun rapport avec la supposition que j'aie voulu proposer un remède universel; ce qui me reste donc à dire, s'explique facilement par la nature de la chose même, principalement par un coup-d'œil jetté sur l'organisme, qui, dans le fond, consiste en un si petit nombre de principes simples, qui ne sont que modifiés chimiquement d'une manière différente et unis entre eux, mais qui, pour cette raison même, présentent à l'œil observateur une si grande multitude de différences. Comme donc la maladie n'est pas autre chose qu'une modification différente de l'état de vie, il faut aussi que les efforts du médecin ayent uniquement pour but, de découvrir les principes et la base de ces différentes modifications, sauf à lui à agir ensuite d'après ses découvertes. Ce travail, au reste, qui sera toujours *extrêmement difficile*, n'appartient point au présent ouvrage, parce que j'y parle uniquement des maladies générales, *des fièvres*, et que, par conséquent, il ne peut-être question, qu'en passant, du traitement des maladies non fièvreuses.

§. 88.

Il ne reste point, je crois, de doutes sur le 9.e avantage de ma découverte, que « l'on peut obtenir tous ces avanta» ges à beaucoup moindre frais, dans un

» espace de temps infiniment plus court,
» et que, par-là, on n'a pas besoin d'en-
» voyer hors du pays des sommes aussi
» considérables, pour payer des remèdes
» étrangers fort chers, comme on l'a fait
» jusqu'aujourd'hui, » si l'on s'accoutume insensiblement à traiter des fièvres intermittentes et des fièvres malignes, sans quinquina; des fièvres nerveuses, sans serpentaire de la Virginie; des fièvres asthmatiques sans sènéga; etc. *Etre simple* dans sa méthode, c'est à quoi doit tendre tout médecin; le contentement intérieur d'une bonne conscience et mille bénédictions accompagneront tous ses pas, s'il reste invariablement attaché à ce principe.

FIN.